

Une année sans Ilitch

Lev Kamenev

Source : Rapport fait à la réunion des responsables du parti au Comité municipal de Moscou du PCR, le 10 janvier 1925. « Izvestia », n° 11 (2344), 14 janvier 1925, pp. 5-7. Traduction, note et intertitres MIA.

I. L'enseignement de Lénine

Camarades, nous approchons de l'anniversaire du jour où le prolétariat mondial et notre parti ont perdu leur chef. En ces jours, il me serait difficile de parler seulement de la manière dont nous avons vécu sans Ilitch, de ce que nous avons fait sans lui. J'éprouve, comme vous sans doute, le même besoin de rappeler ce que nous enseignait Vladimir Ilitch, de nous souvenir de ce qu'il nous a légué dans les jours où il nous quittait, et de vérifier notre travail en le confrontant à la fois à l'enseignement général de Vladimir Ilitch et à ses dernières indications. Permettez-moi donc de commencer par exposer les points les plus essentiels de ce que nous appelons le léninisme.

Le communisme chez Lénine

À la charnière d'une époque historico-mondiale nouvelle, a pris la tête de l'humanité travailleuse dans sa lutte pour un avenir meilleur. Cet avenir meilleur de l'humanité se présentait à Vladimir Ilitch comme le communisme. Qu'est-ce à dire, que visait précisément Vladimir Ilitch quand il nous appelait à conduire le prolétariat mondial et toute l'humanité opprimée vers la lutte pour le communisme ? Si vous ouvrez les œuvres de Vladimir Ilitch et que vous y cherchez la description détaillée de cette société, de ce régime pour lequel il combattait, vous ne trouverez pas ce tableau détaillé. À l'instar de tous les véritables révolutionnaires, Vladimir Ilitch n'aimait pas broser des tableaux du régime futur ; il savait que ce régime futur se formerait à la suite des efforts de dizaines et de centaines de millions d'hommes et qu'il est impossible de prévoir les détails de cette société. Dans l'un de ses ouvrages fondamentaux, *L'État et la Révolution*, Vladimir Ilitch a déclaré nettement qu'il n'existe pas encore de faits permettant de se représenter avec exactitude les détails de l'organisation sociale de la société communiste.

Mais les traits fondamentaux de cet avenir, du seul avenir qui puisse libérer l'humanité du joug de toute forme d'esclavage, étaient clairs pour Vladimir Ilitch, et ils le sont pour nous : ce sont précisément ces traits qui sont capables d'enflammer des millions d'hommes dans la lutte, et pour lesquels des millions d'hommes luttent effectivement. C'est une société dans laquelle les classes doivent être abolies, une société dans laquelle, grâce à l'abolition des classes, toute violence de l'homme contre l'homme sera supprimée ; c'est, enfin, une société qui se rendra maîtresse de toutes les richesses créées par le travail de l'homme, de toutes les conquêtes de la technique et de la science, et qui mettra toutes ces richesses matérielles, toutes ces conquêtes au service de l'humanité tout entière. Cela signifie que ce sera une société dans laquelle, pour la première fois, se réaliseront l'égalité authentique, la liberté réelle et la véritable coopération entre les hommes. Voilà les traits fondamentaux de la société communiste qui peuvent et doivent faire d'elle une communauté où s'accomplira le mot d'ordre des grands socialistes : « *De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins !* » C'est là la phase suprême de la société communiste.

Nous savons que le rêve d'une société où se réaliseraient l'égalité authentique, la liberté réelle, la véritable coopération entre les hommes, ce rêve a surgi plus d'une fois dans l'histoire de l'humanité. Plus l'oppression était profonde, plus l'inégalité était forte, moins il y avait de liberté, plus il y avait de violence, plus les rêves de cette société s'élevaient haut. L'histoire nous montre comment les aspirations à cette société, issues des profondeurs des masses populaires opprimées et refoulées, se sont figées en systèmes religieux, puis, par la dialectique de l'histoire, se sont transformées elles-mêmes, sous leur forme religieuse figée, en instrument d'asservissement. Ilitch n'était pas un rêveur. Il voulait cette liberté réelle, cette égalité authentique, non point pour des esprits désincarnés, mais pour des hommes matériels, vivants, bien réels. Il était matérialiste.

À la question : « Cette société est-elle possible, n'est-ce pas un rêve irréalisable, un conte, une fantaisie, un mirage poursuivi par l'humanité opprimée et asservie ? », il répondait en matérialiste : « Oui, elle est possible, si dans la lutte pour cet avenir nous prenons appui sur les choses les plus réelles ; le développement des forces productives, c'est-à-dire les forces existantes de la nature et la capacité de l'humanité à s'en emparer collectivement. »

Mais cela ne suffit pas. Ilitch était non seulement matérialiste dans sa compréhension du développement de la société contemporaine, mais il savait lui-même et nous enseignait à comprendre que cet avenir ne sera réalisé que si les masses asservies connaissent et se rendent maîtresses de la loi fondamentale de toute l'histoire humaine, la loi de la lutte des classes, si, ayant connu cette loi, s'en étant emparées, ayant appris à se guider sur cette loi, l'humanité aujourd'hui opprimée, sous la conduite du prolétariat, fait de la loi de la lutte des classes un instrument pour parvenir à la société communiste.

La révolution prolétarienne

Ilitch n'était pas seulement le héraut de la future société communiste, non seulement un matérialiste dans sa conception de cette société, non seulement un marxiste, un partisan de la lutte des classes dans sa compréhension des voies qui y mènent ; il était aussi un authentique révolutionnaire dans sa conception des méthodes de lutte que le prolétariat doit appliquer pour réaliser cette société.

Il est nécessaire de souligner ici ce que Lénine a apporté de nouveau à la doctrine du communisme par rapport à Marx. Marx a créé la doctrine de l'inéluctabilité, de l'inévitabilité de l'avènement de la société communiste, et il a démontré, à partir de l'analyse de la société capitaliste, que la société communiste adviendra par la lutte des classes du prolétariat et sa victoire, c'est-à-dire par l'inévitable révolution prolétarienne. Marx est donc le plus grand maître du prolétariat. Mais ce n'est pas tout. Marx, dans les premières actions de masse des travailleurs, a su distinguer, souligner, mettre en avant ce qui faisait de ces actions les précurseurs de la lutte future du prolétariat pour le régime socialiste et communiste. Il a étudié et tiré toutes les leçons nécessaires de l'analyse des premières lueurs de la lutte socialiste du prolétariat, de la lutte du prolétariat dans les révolutions de 1848 et la révolution de 1871. Mais il ne pouvait aller plus loin dans l'étude du mécanisme même de la révolution prolétarienne, pour la simple raison que l'ère des révolutions prolétariennes, l'époque dont les révolutions prolétariennes constituent le centre caractéristique, n'était pas encore advenue de son vivant.

Lénine est venu et a commencé son travail précisément au moment où l'humanité, le monde entier, passait de la période de développement organique et pacifique (en apparence) du capitalisme à une nouvelle époque historico-mondiale, à l'ère des révolutions prolétariennes. C'est pourquoi il échet à Ilitch d'aller plus loin que Marx : non seulement de confirmer la doctrine de Marx sur l'inéluctabilité de la révolution prolétarienne, non seulement de faire progresser l'étude des premiers pas de la révolution prolétarienne, mais aussi de créer la doctrine de la mécanique de la révolution prolétarienne en acte.

Lénine a dirigé la première révolution prolétarienne du monde, il a étudié sur des faits historiques vivants, sur les mouvements de masses (par exemple, les grèves politiques de masse et leur combinaison avec les grèves économiques), par l'analyse de ces formes nouvelles d'organisation créées par le véritable mouvement de masse (par exemple, les Soviets de députés ouvriers, paysans et soldats), des phénomènes de la révolution prolétarienne en acte qui étaient inconnus de Marx, qui ne pouvaient pas être connus de Marx.

Pour cela, des conditions particulières devaient se trouver réunies. La première et fondamentale condition résidait dans le fait que l'humanité, avec Lénine, était entrée dans la nouvelle ère impérialiste, c'est-à-dire dans une époque de maturation et de surmaturation du capitalisme, et en même temps dans une époque d'affrontements les plus aigus entre les forces contradictoires qui s'étaient développées au sein du capitalisme, c'est-à-dire la bourgeoisie et le prolétariat. Voilà la première condition fondamentale qui permit à Lénine d'aller plus loin que Marx et d'ajouter à la doctrine de Marx sur l'inéluctabilité de la révolution prolétarienne la doctrine sur le déroulement même et les lois internes de la révolution prolétarienne.

La seconde condition, c'est que Lénine, en tant qu'homme politique, a grandi au sein du prolétariat russe qui, grâce à des conditions particulières, grâce au retard de la révolution bourgeoise et à l'oppression terrible, invétérée et persistante du tsarisme et du féodalisme, se distinguait par un caractère exceptionnellement révolutionnaire. Le prolétariat russe ne pouvait pas être, et n'avait pas encore été, entamé par ce bien-être petit-bourgeois qui, à certains moments du développement capitaliste, avait permis à la bourgeoisie de tromper ou d'égarer les couches supérieures du prolétariat dans diverses illusions. En même temps, Lénine pouvait observer et devait étudier le véritable mouvement révolutionnaire de masse de la paysannerie, qui, précisément en Russie, « complétait » le mouvement révolutionnaire du prolétariat. Marx n'avait qu'esquissé avec génie ce type de révolutions où la révolution du prolétariat se trouve « complétée » par l'insurrection paysanne. Lénine a précisément vécu à l'époque d'une telle révolution, et cela ne pouvait manquer de lui fournir la matière d'un enrichissement puissant de la doctrine de Marx sur la révolution.

La situation révolutionnaire et l'état d'esprit révolutionnaire en Russie au tournant des XIXe et XXe siècles, l'instinct révolutionnaire authentique des masses prolétariennes, la combinaison de la révolution ouvrière et de la révolution paysanne – voilà la seconde condition qui créa pour Ilitch la possibilité d'aller de l'avant et non seulement d'appliquer le marxisme aux conditions nouvelles, mais de compléter le marxisme par ces traits nouveaux qui transforment le marxisme d'une doctrine sur l'inéluctabilité de la révolution prolétarienne en un véritable guide pour l'organisation combattante du prolétariat au cœur même du déroulement de la révolution prolétarienne.

Théorie de la révolution en acte

Si vous envisagez de ce point de vue les travaux d'Ilitch sur Marx lui-même, vous verrez avec quelle minutie Lénine étudiait chez Marx précisément ces traits – peu nombreux, il faut le dire, en raison des conditions dont j'ai parlé plus haut – ces traits par lesquels Marx lui-même abordait les questions de la mécanique de la révolution prolétarienne. Nul plus qu'Ilitch, parmi tous les marxistes, n'a étudié d'une manière aussi détaillée, aussi attentive et, pour ainsi dire, actuelle – non pas dans un but de recherche académique mais en vue d'une application immédiate à la vie –, ces aspects des travaux de Marx qui sont liés à la lutte révolutionnaire immédiate de masse du prolétariat dans les révolutions de 1848. Les questions sur l'insurrection, que Marx étudia à partir des premières révolutions européennes de 1789 et 1848 et qui, parmi les sociaux-démocrates européens, étaient considérées comme quelque chose de plus ou moins accidentel dans le système général du marxisme, ces traits, Ilitch les choisissait avec une attention particulière chez Marx, comprenant que c'est précisément dans l'époque actuelle des révolutions prolétariennes que ces germes géniaux de la pensée de Marx sur le mécanisme de la révolution prolétarienne seraient particulièrement précieux. C'est pourquoi aussi Lénine étudiait chez Marx avec une attention particulière ce qu'il avait dit de la Commune de Paris. Plus que tout autre élève de Marx, Lénine a soumis à une étude spéciale cette tentative géniale de Marx d'analyser la première

expérience de la commune prolétarienne, de l'État prolétarien, expérience qui ne dura que trois mois, se solda par un échec, mais qui anticipa toute la voie ultérieure du prolétariat dans la lutte pour le pouvoir. Enfin, avec une attention particulière, que l'on chercherait en vain chez tout autre élève de Marx et que l'on ne trouve que chez Lénine, Lénine étudiait chez Marx toutes les moindres allusions, pensées, indications sur la dictature du prolétariat et sur le caractère de ce pouvoir d'État qui doit être créé par le prolétariat victorieux.

L'attention particulière et ancienne de Lénine pour ces aspects de la doctrine marxiste le distingue immédiatement de tous les autres élèves de Marx, qui s'occupaient surtout de vulgariser le marxisme, d'émousser précisément les aspects révolutionnaires et combattifs du marxisme en tant que doctrine de la révolution prolétarienne. Cette attention de Vladimir Ilitch pour ces aspects du marxisme est le premier des signes que Vladimir Ilitch voyait – avec raison – le centre de gravité de sa doctrine dans l'enseignement sur la mécanique de la révolution prolétarienne en acte.

La question du pouvoir

L'autre signe, et le plus important, c'est que, le premier après Marx et d'une manière bien plus large et plus effective que Marx, Ilitch a posé dans sa doctrine le problème du pouvoir et de l'État. Dans les dernières décennies du XIXe siècle ce problème du pouvoir d'État avait été complètement écarté de l'ordre du jour par les marxistes européens, par la social-démocratie européenne. Après la guerre franco-allemande et l'échec de la Commune, après 1871, nous avons vu, pour reprendre mon expression, une époque que l'on pourrait caractériser comme une époque de développement organique et pacifique. (Les mots « pacifique » et « organique » doivent naturellement être pris entre guillemets car le développement « pacifique » du capitalisme reposait en lui-même sur le sang de millions d'ouvriers, sur la violence envers des millions d'esclaves coloniaux, mais extérieurement il revêtait bien le caractère d'un développement organique et pacifique, non interrompu par quelque éruption volcanique, révolutionnaire, venue d'en bas). Pendant cette période, les marxistes, la social-démocratie européenne, avaient complètement écarté de l'ordre du jour la question du pouvoir d'État. Il s'agissait d'améliorer la situation de la classe ouvrière dans les conditions données, sur la base des rapports capitalistes donnés. Ni dans la propagande, ni dans l'agitation, ni dans l'organisation, les questions n'étaient posées de manière à ce qu'il s'agisse de préparer le transfert du pouvoir des mains d'une classe aux mains d'une autre classe.

Le premier événement qui interrompt cette période et qui mit en avant la question du pouvoir fut la révolution de 1905, et le premier penseur révolutionnaire qui formula cette question, qui la reposa brutalement devant les idéologues de la classe ouvrière et devant la masse ouvrière elle-même, ce fut Vladimir Ilitch, et cette formulation aiguë de la question fondamentale de toute révolution – la question du pouvoir – est l'un des traits les plus caractéristiques, les plus importants de la doctrine de Vladimir Ilitch. Vladimir Ilitch était confronté à une tâche nouvelle : déterminer ce qu'est le pouvoir entre les mains d'une nouvelle classe. Le pouvoir d'État entre les mains du prolétariat sera-t-il la même chose que le pouvoir d'État entre les mains de la bourgeoisie ? Quelles sont les conditions du transfert du pouvoir de la bourgeoisie au prolétariat ? Sont-elles les mêmes, c'est-à-dire les conditions qui étaient présentes lors du transfert du pouvoir des propriétaires fonciers à la bourgeoisie, ou bien le transfert du pouvoir de la bourgeoisie au prolétariat représente-t-il quelque chose de radicalement nouveau, qui modifie l'aspect même du pouvoir et, par conséquent, le contenu même de l'État ? Enfin, quelle est la forme du pouvoir d'État entre les mains du prolétariat ? Telles sont les questions de la révolution prolétarienne en acte, qui n'avaient pas été posées qui ne pouvaient pas être pratiquement posées par les maîtres de Lénine – Marx et Engels – desquels il partait, sur lesquels il s'appuyait entièrement, dont il acceptait entièrement la doctrine, mais qu'il fit progresser conformément aux nouvelles conditions de l'époque de la révolution prolétarienne.

Une doctrine internationale

Il faut comprendre que toutes ces questions, que j'ai évoquées, ne pouvaient pas être posées par Ilitch dans un cadre nationalement limité. [Gorky](#) a dit un jour que la doctrine de Vladimir Ilitch et le phénomène même de Vladimir Ilitch sont un phénomène planétaire, c'est-à-dire qui embrasse notre planète tout entière. Ce mot est peut-être trop solennel – Ilitch n'aimait la solennité en rien – mais dans le fond, il est juste : les questions posées par Vladimir Ilitch, comme le mouvement qu'il dirigeait, ont un caractère pleinement international, elles embrassent l'humanité toute entière. Ces questions et leurs réponses ne posent ni ne résolvent un problème national du prolétariat de la Russie, de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre ou de l'Amérique ; elles posent les questions sur une échelle générale, internationale.

Les capitalistes, la bourgeoisie, peuvent, *« dans le meilleur des cas pour eux, retarder la victoire du socialisme dans tel ou tel pays où se sont soulevés les ouvriers et les paysans. Mais ils ne peuvent sauver le capitalisme. Ils ne peuvent sauver la propriété privée de la terre, des usines, des moyens de production, car cette propriété privée est la source de l'exploitation du grand nombre par le petit nombre, la source de la misère des masses, la source des guerres de pillage entre les peuples, qui n'enrichissent que les capitalistes »*.

Ce qu'enseignait Vladimir Ilitch ne se réduit nullement à une doctrine sur la manière dont le socialisme peut vaincre dans tel ou tel pays. Il est vrai que Vladimir Ilitch disait souvent que les communistes de chaque pays donné sont tenus de commencer la révolution. Il indiquait souvent que toute tentative de se défaire, pour ne pas commencer la révolution dans tel ou tel pays, en alléguant que ce pays est arriéré, doté d'un capitalisme insuffisamment développé, est une tentative hypocrite de retarder la révolution prolétarienne, ou de se décharger de sa responsabilité en reportant sur le prolétariat d'un autre pays l'honneur de l'initiative. Pendant la guerre impérialiste surtout, il a fustigé sans merci ces tentatives de se défaire sur l'arriération d'un pays donné, il a insisté sur le fait que les socialistes, les communistes, le prolétariat révolutionnaire de chaque pays donné doivent s'efforcer de commencer la révolution chez eux, sans attendre que le prolétariat d'un autre pays commence. Mais le commencement et la victoire de la révolution prolétarienne dans un pays donné étaient pour Lénine un moyen de provoquer le mouvement ultérieur de la révolution mondiale. Cela vaut particulièrement pour la victoire de la révolution prolétarienne dans un pays arriéré. « Nous devons commencer », disait Lénine, « mais nous ne pouvons continuer et achever que tous ensemble, ou, à tout le moins, plusieurs pays industriels avancés conjointement. Nous devons commencer, mais le socialisme ne peut vaincre définitivement que sur l'espace de plusieurs pays capitalistes et industriels. » C'est pourquoi il est juste de dire que la doctrine d'Ilitch n'est pas une doctrine, une théorie sur la victoire du socialisme dans un pays isolé, mais une théorie sur le fait que, où que commence la révolution prolétarienne, elle n'arrivera à la victoire définitive que lorsqu'elle saura entraîner dans son tourbillon toute une série de pays.

Ainsi, non seulement la formulation révolutionnaire de toutes les questions du marxisme, mais aussi l'internationalisation du mouvement prolétarien, l'internationalisation des questions et de la préparation de la révolution prolétarienne, sont des traits fondamentaux de Vladimir Ilitch et font de lui le chef du prolétariat international. Lénine est devenu un chef international non seulement parce que le prolétariat international a vu dans le mouvement dirigé par Lénine chez nous, en Russie, la première réalisation de son rêve, du but de sa lutte, mais parce que, par le caractère même de la doctrine de Lénine, celle-ci est internationale.

Sur la mécanique de la révolution prolétarienne

Permettez-moi maintenant, non plus avec mes propres mots mais avec ceux de Vladimir Ilitch lui-même, de retracer dans les traits les plus brefs comment Vladimir Ilitch passait d'une question à l'autre dans le problème de la mécanique de la révolution prolétarienne. Quand j'ai parcouru les œuvres de Vladimir Ilitch pour le rapport d'aujourd'hui, j'avais l'intention d'exposer la doctrine de Vladimir Ilitch

dans les parties auxquelles je vais maintenant passer avec mes propres mots. Mais cette fois encore, comme auparavant, il est arrivé ce qui arrive sans doute à tous ceux qui ont lu Vladimir Ilitch : il est presque impossible de rendre avec ses propres mots les formulations nettes, précises et claires que Vladimir Ilitch a données à ses pensées. Toute tentative d'exposer ces formulations avec ses propres mots est, pour le lecteur ou l'auditeur, non pas une facilité, mais une difficulté. J'ai donc décidé de consacrer une partie de mon rapport à la lecture de quelques citations de Vladimir Ilitch. J'ai simplement choisi et disposé celles-ci dans l'ordre qui, me semble-t-il, expose correctement et précisément comment Vladimir Ilitch passait d'un échelon à un autre, de plus en plus haut, dans la résolution des questions de la révolution prolétarienne.

Premièrement, comment Vladimir Ilitch se représente-t-il son ennemi ? Et pourquoi, face à cet ennemi, n'est-il pas resté un propagandiste, un agitateur, un théoricien ? D'où vient cette passion révolutionnaire qui fit de lui le général en chef de l'armée prolétarienne combattante ? Il me semble que la réponse se trouve dans ces mots de Vladimir Ilitch qu'il écrivit en 1919 en réponse aux questions d'un journaliste américain. Voici ce qu'écrivit Vladimir Ilitch :

« Par rapport au féodalisme, le capitalisme fut, d'un point de vue historico-mondial, un pas en avant sur la voie de la « liberté », de « l'égalité », de la « démocratie », de la « civilisation ». Mais néanmoins, le capitalisme a été et reste un système d'esclavage salarié, d'asservissement de millions de travailleurs, ouvriers et paysans, à une infime minorité de propriétaires d'esclaves modernes, les propriétaires fonciers et les capitalistes. La démocratie bourgeoise a modifié la forme de cet esclavage économique, par rapport au féodalisme, elle a créé un voile particulièrement brillant pour le dissimuler, mais elle n'en a pas modifié et ne pouvait en modifier l'essence. Le capitalisme, l'esclavage salarié, la démocratie bourgeoise, c'est l'esclavage.

Les progrès gigantesques de la technique en général, des voies de communication en particulier, l'accroissement colossal du capital et des banques ont fait que le capitalisme a mûri et a surmûri. Il a vécu, il est devenu l'entrave la plus réactionnaire au développement humain. Il s'est réduit à la toute-puissance d'une poignée de milliardaires et de millionnaires qui poussent les peuples aux guerres...

Pendant la guerre de 1914-1918, des dizaines de millions d'hommes ont été tués et mutilés précisément à cause de cela, uniquement à cause de cela. La conscience de cette vérité se répand avec une force et une rapidité irrésistibles au sein de la masse des travailleurs de tous les pays...

L'effondrement du capitalisme est inévitable. La conscience révolutionnaire des masses grandit partout. Des milliers d'indices le prouvent. »

Ces paroles sembleraient banales. N'a-t-on pas dit assez de paroles fortes contre le capitalisme, contre les guerres ? Je les ai citées parce qu'il me semble que s'y concentre avec une évidence particulière toute cette haine contre le capitalisme, comme obstacle au développement ultérieur de l'humanité tout entière, qui imprégnait indubitablement Vladimir Ilitch, qui dictait ses interventions, qui déterminait sa conduite. C'est précisément cette certitude absolue, cette connaissance ferme, acquise sur la base du marxisme, que le capitalisme, qui fut jadis un phénomène progressif, a vécu et s'est survécu, est devenu l'entrave la plus réactionnaire au développement humain, le frein à tout développement du genre humain qui fut le point de départ de cette chaîne de fer du raisonnement qui s'achevait par le mot d'ordre de l'organisation de l'insurrection de la majorité de l'humanité contre ce frein qui la ruine et l'empêche d'aller plus loin. Mais il ne suffit pas de savoir que le capitalisme, qui fut jadis progressif, est devenu aujourd'hui un frein au développement général. Où est l'issue ? Qui fera sortir l'humanité de cette impasse où elle a trébuché ? Vladimir Ilitch a également donné cette réponse. Nous connaissons tous cette réponse. Mais je voudrais que vous entendiez à nouveau les paroles d'Ilitch, ses propres paroles. Voici sa réponse à la question de savoir qui fera sortir l'humanité de l'impasse où le capitalisme l'a conduite : *« Marx voyait le travail progressiste et révolutionnaire du capitalisme dans le fait que, tout en socialisant le travail, par le mécanisme même de ce processus, il unit et organise la classe ouvrière, l'unit pour lutter contre les exploités, pour s'emparer du pouvoir politique*

et enlever les moyens de production des mains de la « poignée d'usurpateurs » pour les remettre aux mains de la société tout entière. »

Vous comprenez bien qu'actuellement notre différence – celle des communistes – d'avec tous les autres partis, groupes et fractions politiques qui cherchent à exercer une influence sur la classe ouvrière, réside précisément dans la dictature du prolétariat. Vous savez que les craintes devant les formes sévères de la dictature poussent encore une partie des couches arriérées du prolétariat et les masses arriérées de la paysannerie à accorder leur confiance aux imposteurs, aux hypocrites qui leur promettent l'égalité et la liberté sans dictature. C'est pourquoi Vladimir Ilitch a examiné cette question avec la plus grande attention : peut-on réellement passer au nouveau régime sans dictature ? Et l'une de ses réponses – réponse extrêmement importante car elle caractérise toute la représentation que Vladimir Ilitch se faisait de l'État futur, de l'État sans oppression du capital –, je vais la citer : *« De la démocratie capitaliste, nécessairement étroite, repoussant hypocritement les pauvres, par conséquent pleine d'hypocrisie et de mensonge, le développement ne va pas simplement, directement et sans heurts vers une démocratie de plus en plus grande, comme se le représentent les professeurs libéraux et les petits-bourgeois. Non, le développement – vers une démocratie communiste – passe et ne peut passer autrement que par la dictature du prolétaria. »*

Dans ces paroles, le plus caractéristique, c'est la date à laquelle elles furent écrites, quand ce programme fut proclamé, programme qui est aussi celui de notre Révolution d'Octobre et de toutes les futures révolutions prolétariennes, car tout l'avenir du prolétariat est entièrement et complètement contenu dans ces paroles. Ces paroles furent écrites en 1894, il y a trente ans, vingt-trois ans avant la Révolution d'Octobre, dans la clandestinité tsariste, alors qu'on pouvait compter les marxistes sur les doigts de la main, que la classe ouvrière ne possédait pas encore les prémices d'une organisation tant soit peu massive, que le parti lui-même n'existait pas encore.

Nous savons maintenant, d'après les paroles d'Ilitch, quel est l'ennemi qui barre le développement de l'humanité tout entière, et quel est le combattant qui brisera cet ennemi ; mais comment, par quelle voie le prolétariat brisera-t-il son ennemi ? Vladimir Ilitch répondait par des paroles impitoyables. Il disait : la voie de la libération, c'est la guerre.

« La révolution est une guerre. C'est la seule guerre légitime, juste, équitable, vraiment grande de toutes les guerres que connaisse l'histoire. Cette guerre n'est pas menée dans un but intéressé d'une poignée de gouvernants et d'exploiteurs, comme toutes les guerres sans exception, mais dans l'intérêt de la masse du peuple contre le tyran, dans l'intérêt de millions et de dizaines de millions d'exploités et de travailleurs contre l'arbitraire et la violence... »

Ceci fut écrit par Ilitch en 1905, et répété en 1917 :

« La révolution véritable, profonde, « populaire » (pour employer l'expression de Marx), est un processus d'une incroyable complexité et d'une indicible douleur : celui de l'agonie du vieil ordre social et de la naissance d'un ordre nouveau, d'un nouveau mode de vie pour des dizaines de millions d'hommes. La révolution est la guerre de classes la plus aiguë, la plus furieuse, la plus désespérée. »

En quoi résident la grandeur et la force des révolutions *« véritables, profondes, populaires »* ? Leur force et leur grandeur tiennent à ce que, dans la révolution, ce sont les masses – celles que la grisaille de l'histoire relègue ordinairement dans l'ombre – qui agissent, qui décident et s'éduquent à l'action historique décisive.

« Dans l'histoire de la révolution, écrivait Lénine en 1905, remontent à la surface des contradictions qui ont mûri durant des décennies et des siècles. La vie devient extraordinairement riche. La masse, qui demeure toujours dans l'ombre et que, pour cette raison, les observateurs superficiels ignorent ou même méprisent souvent, entre en scène en tant que combattante active. Cette masse apprend par la pratique, sous les yeux de tous, en faisant des pas tâtonnants, en explorant la voie, en se fixant des tâches, en se

vérifiant elle-même ainsi que les théories de tous ses idéologues. Cette masse déploie des efforts héroïques pour s'élever à la hauteur des tâches mondiales gigantesques que l'histoire lui impose, et quelles que soient les défaites particulières, quelque accablants que soient pour nous les flots de sang et les milliers de victimes, jamais rien ne pourra égaler en importance cette éducation directe des masses et des classes dans le feu même de la lutte révolutionnaire. »

Et Ilitch donne aussitôt une indication d'une extrême importance, qui détermine dans une très large mesure la tactique du parti révolutionnaire au cours de la révolution, et que lui-même n'oublia jamais. *« La guerre révolutionnaire, écrivait Ilitch, se distingue des autres guerres en ce qu'elle puise son principal réservoir dans le camp des alliés d'hier de son ennemi. »* Nous retrouverons ces conclusions, à partir de cette remarquable proposition, lorsque nous aborderons la question des réserves de la révolution prolétarienne, c'est-à-dire la question des rapports du prolétariat avec la paysannerie.

Ainsi donc, nous savons, par la bouche d'Ilitch, qui est l'ennemi ; nous savons qui est le combattant principal ; nous savons que le litige ne peut être tranché que par une guerre que l'on nomme révolution. Nous savons que cette guerre sera d'autant plus féconde, plus victorieuse, mais aussi plus aigüe, que les masses qui y seront entraînées seront plus nombreuses.

La dictature du prolétariat

Quelles sont donc les conditions de la victoire dans cette guerre ? Ilitch donne à cette question une réponse claire. La victoire dans cette guerre, c'est la dictature. Telle est la réponse d'Ilitch. Pourquoi, demande-t-il, ne peut-on atteindre le but vers lequel nous tendons sans la dictature d'une seule classe ? Pourquoi ne peut-on passer directement à la démocratie pure, c'est-à-dire à l'égalité réelle, à la liberté réelle ? *« Nous répondons, dit Ilitch, que c'est parce que, dans la société capitaliste, seule la bourgeoisie ou le prolétariat peut avoir l'importance décisive. Parce qu'on ne peut sortir d'une société où une classe en opprime une autre que par la dictature de la classe opprimée. Parce que la bourgeoisie ne peut être vaincue et renversée que par le prolétariat, car celui-ci est la seule classe que le capitalisme ait unie et endurcie, et la seule qui soit capable d'entraîner derrière elle les masses travailleuses hésitantes qui vivent de la petite-bourgeoise. Parce que seuls les doucereux philistins et les petits-bourgeois peuvent rêver – abusant par ces rêves et eux-mêmes et les ouvriers – de renverser le joug du capital sans une longue et difficile répression de la résistance des exploités. »*

Vladimir Ilitch répond à cette question : *« Seule, parmi les classes opprimées, celle qui a été formée, unie, éduquée et trempée par des décennies de lutte gréviste et politique contre le capital, est capable, par sa dictature, de détruire les classes ; et seule cette classe qui s'est assimilée toute la culture urbaine, industrielle et de grande envergure capitaliste, a la résolution et la capacité de la défendre, de préserver et de développer plus avant toutes ses conquêtes, de les rendre accessibles au peuple tout entier, à tous les travailleurs ; seule cette classe qui saura supporter toutes les lourdeurs, les épreuves, les adversités, les grands sacrifices que l'histoire impose inévitablement à celui qui rompt avec le passé et se fraye hardiment un chemin vers un avenir nouveau ; seule cette classe dont les meilleurs éléments sont pleins de haine et de mépris pour tout ce qui est petit-bourgeois et philistin, pour ces qualités si répandues dans la petite bourgeoisie, chez les petits employés, dans l'intelligentsia ; seule cette classe qui a "passé par l'école endurcissante du travail" et sait inspirer à tout travailleur, à tout honnête homme le respect de sa capacité de travail »...*

En montrant que c'est précisément la dictature, et rien que la dictature, qui peut être la forme de la victoire dans la guerre civile entre le prolétariat et la bourgeoisie, Ilitch se rendait parfaitement compte, de façon tout à fait précise, du sens impitoyablement cruel de cette réponse. Je citerai plus loin ses paroles sur le sens « lourd, cruel, douloureux » de cette réponse. C'est pourquoi Vladimir Ilitch revenait inlassablement sur les trompeuses paroles doucereuses concernant la prétendue possibilité de se passer de la dictature.

« Non, poursuit Ilitch, le développement en avant, c'est-à-dire vers le communisme, passe par la dictature du prolétariat et ne peut passer autrement, car il n'y a personne d'autre pour briser la résistance des exploiters, et on ne le peut d'aucune autre manière. Or la dictature du prolétariat – c'est-à-dire l'organisation de l'avant-garde des opprimés en classe dominante pour réprimer les oppresseurs – ne saurait se réduire à une simple extension de la démocratie. À côté de l'immense extension du démocratisme, qui devient pour la première fois un démocratisme pour les pauvres, un démocratisme pour le peuple et non pour les riches, la dictature du prolétariat comporte toute une série d'exceptions à la liberté à l'égard des oppresseurs, des exploiters, des capitalistes. Engels, poursuit Lénine, a parfaitement exprimé cela en disant que "le prolétariat a besoin de l'État non dans l'intérêt de la liberté, mais dans l'intérêt de la répression de ses adversaires, et quand on pourra parler de liberté, l'État aura disparu". »

Ces paroles nous donnent la clé non seulement pour comprendre comment Lénine concevait la dictature et pourquoi celle-ci est une étape inévitable entre le capitalisme et le communisme, mais elles offrent une image précise de sa conception de l'État. Nous vivons tous depuis huit ans dans notre propre État, nous nous y sommes peu à peu accoutumés, et c'est pourquoi, dans des jours comme ceux-ci, où nous voulons embrasser d'un regard d'ensemble tout l'enseignement de Lénine, il est utile de se rappeler ce que Lénine nous a enseigné sur l'État. Oui, notre État prolétarien lui-même n'est que provisoire ; il n'est pas l'incarnation de la liberté ; comme le dit Lénine, le prolétariat en a besoin avant tout dans l'intérêt de la répression de ses adversaires. Et quand ces adversaires seront réprimés, quand, passant par l'école de leur propre État, les masses auront appris elles-mêmes à gouverner l'État, quand les masses prolétariennes, entraînant les paysans, organiseront la production sur des bases réellement communistes, alors, dit Lénine – et il souligne ainsi l'enseignement de Marx –, alors l'État ne sera plus nécessaire, il déperira, et ce n'est qu'alors que l'on pourra parler de liberté ; en attendant, il ne faut pas parler de liberté, mais de lutte.

Oui, la liberté, l'égalité, la démocratie, pour la première fois dans l'État prolétarien, deviennent, comme le dit ici Lénine, une démocratie, c'est-à-dire l'égalité, la liberté, la participation aux affaires de l'État, non pour les riches mais pour les pauvres, non pour une poignée d'exploiteurs mais pour toute la masse des travailleurs. Mais ce n'est pas encore ce vers quoi nous allons, ce n'est pas encore le communisme ; c'est une massue de combat entre les mains du prolétariat pour conquérir le communisme contre tous les vestiges de l'ancien régime bourgeois. Voilà pourquoi la dictature est nécessaire, voilà pourquoi l'État est nécessaire au prolétariat qui a vaincu la bourgeoisie.

Ici se pose la question suivante : pourquoi cette dictature doit-elle être la dictature du prolétariat ? Pourquoi ne pourrait-elle être la dictature des opprimés en général, des travailleurs en général ?

Vous voyez l'enchaînement d'idées que Vladimir Ilitch déroule devant nous. Le capitalisme, devenu un frein au développement ultérieur de l'humanité tout entière, doit être dépassé. La guerre civile est la seule méthode pour trancher cette question entre le prolétariat et la bourgeoisie. La dictature du prolétariat est la seule forme de victoire réelle : non pas un accord, non pas des concessions mutuelles, non pas un traité de paix entre la bourgeoisie et le prolétariat, mais la dictature. Mais pourquoi la dictature du prolétariat, et non celle de tous les opprimés ?

Ailleurs, Ilitch écrit : *« Le renversement de la domination de la bourgeoisie n'est possible que de la part du prolétariat, en tant que classe particulière dont les conditions économiques d'existence le préparent à ce renversement, lui en donnent les moyens et la force. Alors que la bourgeoisie morcelle et disperse les paysans et toutes les couches petites-bourgeoises, elle rassemble, unit et organise le prolétariat. Seul le prolétariat, en raison du rôle économique qu'il joue dans la grande production, est capable d'être le chef de toutes les masses travailleuses et exploitées, que la bourgeoisie exploite, opprime et écrase souvent autant, sinon plus, que les prolétaires, mais qui sont incapables d'une lutte indépendante pour leur libération. »*

Vous voyez que cette réponse d'Ilitch confère au prolétariat une mission historique particulière, et remet précisément entre ses mains la dictature, c'est-à-dire tout le pouvoir de fer dans l'œuvre de réorganisation de l'humanité tout entière. Vous voyez que Vladimir Ilitch part pour cela d'une analyse précise, scientifique, purement matérialiste du rôle du prolétariat dans la production. Ce n'est pas parce qu'il est plus opprimé (peut-être certaines couches de la paysannerie le sont-elles davantage) que la dictature revient au prolétariat ; ce n'est pas parce que le prolétariat posséderait des qualités particulières de caractère ou d'intelligence – non, c'est parce que, par son rôle dans la production, par sa formation, par l'école du travail, par l'unité forgée dans l'esclavage capitaliste, il est plus que toute autre classe organisé et préparé pour mener à son terme, et mener victorieusement, la lutte décisive contre le capital.

Mais qu'est-ce que la dictature du prolétariat ? Permettez-moi de parler à nouveau par les mots d'Ilitch. *« Le concept scientifique de dictature, enseignait Ilitch, ne désigne rien d'autre qu'un pouvoir absolument illimité, qu'aucune loi, qu'aucune règle absolue ne vient entraver, un pouvoir qui s'appuie directement sur la violence. » « La dictature est un pouvoir de fer, révolutionnairement hardi et prompt, impitoyable dans la répression. »*

Mais aujourd'hui, alors que nous vivons depuis huit ans sous le régime de la dictature prolétarienne, on comprend souvent cette dictature de manière statique, non marxiste, non léniniste, non dialectique, sans la saisir dans son développement. C'est pourquoi il est utile de rappeler ce qu'Ilitch disait encore en 1921 : *« La dictature du prolétariat ne signifie pas la cessation de la lutte des classes, mais sa continuation sous une autre forme et avec de nouvelles armes. La dictature est une guerre acharnée »...* mais cette guerre n'est pas terminée au moment où le prolétariat s'empare du pouvoir.

Ainsi, la dictature est avant tout le pouvoir. La dictature n'est pas une alliance d'une classe avec une autre. La dictature est le pouvoir du prolétariat, c'est un pouvoir qu'il a pris non pour cesser la lutte, mais pour poursuivre sa propre lutte de classes, sous une autre forme et avec une arme nouvelle – l'arme du pouvoir d'État, c'est-à-dire l'arme que le prolétariat ne possédait pas quand le pouvoir appartenait à une autre classe. La dictature du prolétariat est la continuation de la lutte. Mais, bien plus, Ilitch dit clairement :

« Nous allons au combat : tel est le contenu de la dictature du prolétariat. Les temps du socialisme naïf, utopique, fantastique, mécanique, idéaliste et intellectualiste sont révolus, ces temps où l'on se représentait la chose ainsi : on convaincrat la majorité des hommes, on peindrait un joli tableau de la société socialiste, et la majorité se rangerait au point de vue du socialisme. Ces enfantillages par lesquels on amusait soi-même et les autres ont vécu. Le marxisme, qui reconnaissait la nécessité de la lutte des classes, disait : l'humanité n'arrivera au socialisme que par la dictature du prolétariat. Dictature est un mot lourd, dur, sanglant, douloureux, et l'on ne jette pas de tels mots en l'air. Si les socialistes ont lancé un tel mot d'ordre, c'est parce qu'ils savent que ce n'est que dans une lutte désespérée et impitoyable que l'on peut briser la classe des exploiters, et non par de belles paroles qui ne font que masquer leur domination. » Ainsi, la dictature est un pouvoir pris pour continuer la lutte. La dictature signifie : *« nous allons au combat »*.

Le pouvoir politique, le pouvoir fondé sur la violence, dirigé contre tous les ennemis, est nécessaire pour continuer la lutte, mais comment la continuer ? Telle est la question fondamentale de la révolution prolétarienne qui veut vaincre. Il ne suffit pas de prendre le pouvoir, il faut le conserver. Mauvais est le général qui mènerait le prolétariat à la victoire sans lui indiquer les conditions pour conserver et étendre cette victoire. Ilitch dit : *« Il ne suffit pas de prendre la dictature et de dire : "nous allons au combat". Il faut gagner ce combat, comme nous avons gagné la dictature du prolétariat. »* Et c'est sur cette dernière partie de l'enseignement de Lénine que je voudrais appeler votre attention soutenue.

L'alliance de la paysannerie et du prolétariat

La question de savoir comment conserver la dictature du prolétariat est pour Ilitch la question de l'alliance du prolétariat et de la paysannerie. C'est pourquoi l'enseignement de Lénine, parvenu jusqu'à la doctrine de la dictature du prolétariat, passe immédiatement ensuite à la doctrine de la manière dont, grâce à l'alliance du prolétariat avec les autres classes opprimées – c'est-à-dire avec la paysannerie –, on peut maintenir cette dictature. Cette question relève déjà de notre pratique. C'est une question qui nous mène directement aux préceptes qu'Ilitch a donnés pour la période historique présente. C'est pourquoi je m'y attarderai un peu ici.

Ilitch écrivait déjà en 1907, dix ans avant notre révolution :

« Attirer à soi, par la force de son indépendance, de sa ténacité, de sa fermeté, la masse de la paysannerie opprimée, écrasée, la masse de la démocratie petite-bourgeoise hésitante, vacillante, instable ; l'arracher à la bourgeoisie libérale perfide ; contrôler ainsi cette bourgeoisie ; et, à la tête du mouvement populaire de masse, écraser le tsarisme : telle est la tâche du prolétariat socialiste dans la révolution bourgeoise. »

Vous voyez que, déjà dix ans avant la révolution de 1917, la tâche d'attirer, par sa ténacité et son esprit révolutionnaire, les masses paysannes qui hésitent entre le prolétariat et la bourgeoisie, est la tâche fondamentale d'Ilitch. Il le dit plus clairement encore, plus précisément :

« L'issue de notre révolution dépend en réalité, plus que de tout le reste, de la constance dans la lutte de la masse multimillionnaire de la paysannerie. Chez nous, la grande bourgeoisie a plus peur de la révolution que de la réaction. Le prolétariat seul ne peut vaincre. La plèbe urbaine ne représente ni des intérêts indépendants, ni un facteur de force indépendant par rapport au prolétariat et à la paysannerie. Le rôle décisif revient à la campagne – non pas dans le sens de la direction de la lutte (il ne saurait en être question), mais dans le sens de l'assurance de la victoire... »

Le danger réel et fondamental pour la révolution russe, c'est le manque de développement de la masse paysanne, son manque de fermeté dans la lutte, son incapacité à comprendre le vide et la trahison totale du libéralisme bourgeois. »

Voilà les prémisses posées dix ans avant que la révolution, qui avait buté en 1905 précisément sur ce manque de développement de la paysannerie et en avait péri, trouve en 1917 le chemin vers la paysannerie, trouve la jonction avec elle, vainque et nous donne la possibilité de garder cette victoire entre nos mains depuis déjà huit ans.

Voyons maintenant comment Ilitch passe de cette position générale à la question du prolétariat et de la paysannerie dans la révolution socialiste.

Voici les lignes les plus importantes d'Ilitch sur cette question : *« La victoire du socialisme (comme première étape du communisme) sur le capitalisme exige que le prolétariat, en tant que seule classe réellement révolutionnaire, réalise les trois tâches suivantes. La première : renverser les exploiters, et en premier lieu la bourgeoisie... La deuxième : entraîner et conduire derrière l'avant-garde révolutionnaire du prolétariat, son parti communiste, non seulement tout le prolétariat – ou la grande majorité écrasante de celui-ci –, mais aussi toute la masse des travailleurs et des exploités par le capital ; les éclairer, les organiser, les éduquer, les discipliner dans le feu même de la lutte sans peur et impitoyablement ferme contre les exploiters ; arracher cette majorité écrasante de la population de tous les pays capitalistes à la dépendance de la bourgeoisie, lui inspirer par l'expérience pratique la confiance dans le rôle dirigeant du prolétariat et de son avant-garde révolutionnaire. La troisième : neutraliser ou désamorcer les inévitables oscillations entre la bourgeoisie et le prolétariat, entre la démocratie bourgeoise et le pouvoir soviétique, de la part de la classe des petits propriétaires dans l'agriculture, l'industrie, le commerce – classe encore*

assez nombreuse dans presque tous les pays avancés, bien qu'elle constitue une minorité de la population –, et de la couche correspondante de l'intelligentsia, des employés, etc. »

Vous voyez comment Ilitch, tel un général qui sur le champ de bataille déplace et combine les mouvements des différents corps d'armée, pose devant lui en détail la question des conditions de la dictature victorieuse. La dictature est l'arme la plus puissante entre les mains du prolétariat, mais contre quoi doit-elle être dirigée ? Premièrement, la dictature doit être dirigée contre la résistance des exploiters pour l'anéantir ; et deuxièmement, la dictature – c'est-à-dire le pouvoir, l'organisation d'État qui se trouve entre les mains du prolétariat – doit être dirigée de façon à rallier au prolétariat, au parti communiste – comme l'écrit ici Ilitch – l'immense majorité de la paysannerie qui ne se trouve pas encore dans les conditions de la situation prolétarienne. Et enfin, la troisième tâche : neutraliser les éléments les plus aisés de la paysannerie qui oscillent entre la bourgeoisie et le prolétariat. Ilitch ne se lassait pas d'insister sur cette répartition des rôles, sur le fait que le prolétariat doit utiliser sa dictature, son organisation d'État, précisément dans cette direction.

Voici la citation suivante, extrêmement importante et extrêmement caractéristique précisément pour cette question fondamentale : *« La dictature du prolétariat est une forme particulière d'alliance de classes entre le prolétariat, avant-garde des travailleurs, et les couches non prolétariennes nombreuses de travailleurs (petite bourgeoisie, petits propriétaires, paysannerie, intelligentsia, etc., ou la majorité d'entre eux) : alliance contre le capital, alliance en vue du renversement complet du capital, de la répression totale de la résistance de la bourgeoisie et de ses tentatives de restauration, alliance en vue de la création et de la consolidation définitives du socialisme. C'est une alliance d'un genre particulier, qui se forme dans des conditions particulières, précisément dans des conditions de guerre civile furieuse ; c'est une alliance des partisans fermes du socialisme avec ses alliés hésitants, parfois avec des "neutres" (alors, d'un accord pour la lutte, l'alliance devient un accord de neutralité) ; c'est une alliance entre des classes inégales économiquement, politiquement, socialement, spirituellement. »*

Ne pensez pas que ceci a été écrit après la NEP, ne pensez pas que cela n'est devenu clair pour Ilitch qu'après Cronstadt. Non, ceci a été écrit en 1919, écrit non pas comme le constat qu'il n'y avait plus d'issue. L'alliance avec certaines couches de la paysannerie, la neutralisation d'autres couches ne sont pas avancées par Ilitch à la suite de quelque échec de la dictature du prolétariat, ni comme un remède contre la faiblesse, etc. Non ! Ilitch n'a pas attendu Cronstadt pour introduire dans sa doctrine de la mécanique du déploiement de la dictature prolétarienne cette doctrine de la paysannerie. Vladimir Ilitch est arrivé à ces conclusions en étudiant la mécanique générale des révolutions prolétariennes au XXe siècle, alors qu'il existe dans de nombreux pays des couches immenses de paysannerie, alors que tout l'Orient attardé est une question de mouvement paysan, alors que toute la question nationale, dans la mesure où elle se dresse contre l'impérialisme, est une question paysanne. C'est pourquoi la doctrine d'Ilitch sur la paysannerie a un caractère et une portée internationales. Oui, la dictature est une grande conquête et un pouvoir immense. Mais si tu veux que ce pouvoir se maintienne et vainque, tu dois employer ce pouvoir, d'une part, pour renverser les exploiters, mais d'autre part, pour gagner la confiance des couches immenses de la paysannerie qui, comme l'ajoutait Vladimir Ilitch, ne te croira et ne t'acceptera définitivement que lorsque tu seras au pouvoir. Ainsi parlait Lénine au prolétariat. Vous voyez que cette question de l'exercice du pouvoir de la classe ouvrière par et avec l'aide de son alliance avec la paysannerie nous mène tout droit aux tâches pratiques que Vladimir Ilitch a placées devant nous.

Plus loin, Ilitch le dit en des termes tout à fait précis :

« Le pouvoir d'État entre les mains d'une seule classe, le prolétariat, peut et doit devenir l'instrument pour attirer du côté du prolétariat les masses travailleuses non prolétariennes, l'instrument pour arracher ces masses à la bourgeoisie et aux partis petits-bourgeois. » Ainsi, l'appareil d'État, l'organisation d'État entre les mains du prolétariat, doit devenir l'instrument pour attirer à soi les couches non prolétariennes.

Et enfin, une définition encore plus claire, encore plus précise de la même chose : « *La dictature du prolétariat est la lutte des classes du prolétariat à l'aide d'un instrument tel que le pouvoir d'État ; lutte des classes dont l'une des tâches est de démontrer par une longue expérience, par une longue série d'exemples pratiques, aux couches travailleuses non prolétariennes qu'il leur est plus avantageux d'être pour la dictature du prolétariat que pour la dictature de la bourgeoisie.* » Voilà ce qu'enseignait Lénine. La dictature ne peut se trouver qu'entre les mains de la classe la plus révolutionnaire et la mieux préparée à cette tâche, elle ne peut se trouver qu'entre les mains du prolétariat. La dictature est une forme d'organisation du pouvoir d'État, et cette forme d'organisation du pouvoir d'État doit être utilisée par le prolétariat de manière à démontrer, par une longue série d'exemples concrets, à la paysannerie arriérée que tout le développement antérieur ne l'a pas préparée à comprendre le socialisme, qu'elle doit être pour le socialisme et suivre le prolétariat, et non la bourgeoisie.

Notre politique tout entière, avec toutes ses variations, ses changements, ses rectifications, ses expériences, ne s'inscrit-elle pas dans cette forme générale ? Lorsque la forme initiale, la plus simple, de l'alliance des ouvriers et des paysans – sous forme de résistance directe et concertée aux propriétaires fonciers, aux généraux, etc. – eut rempli sa tâche et fut épuisée, une nouvelle forme de cette alliance apparut. Il nous faut précisément démontrer, comme le dit Ilitch, dans la pratique de la construction économique, le caractère avantageux, pour la paysannerie et pour des couches de plus en plus larges de celle-ci, de la dictature du prolétariat. Toute notre politique, dans toutes ses variations, ses changements, ses rectifications, ses expériences, s'inscrit dans cette formulation léninienne de la dictature du prolétariat comme instrument pour attirer à soi les couches les plus larges de la paysannerie, qui ne sont pas en principe contre le socialisme, mais auxquelles il faut prouver que le socialisme, et par conséquent l'État prolétarien, leur est avantageux.

Je ne connais pas d'autre endroit dans les œuvres de Vladimir Ilitch où il soit souligné avec autant de catégoricité que c'est précisément après la conquête du pouvoir, dans l'exercice même de ce pouvoir, que se dresse, de toute sa taille gigantesque, la tâche pour le prolétariat de conquérir le soutien des larges masses de la paysannerie.

Enseignements des derniers jours

Nous sommes parvenus, me semble-t-il, aux tâches pratiques que Vladimir Ilitch a posées dans les derniers jours où il pouvait encore nous diriger, nous et le prolétariat international. Vous vous souvenez tous de ses derniers articles : « *Mieux vaut moins, mais mieux* », « *De la coopération* », etc., que nous avons tous étudiés de la manière la plus attentive, mais qui n'ont pas toujours été perçus dans leur lien étroit avec l'enchaînement général de l'enseignement de Lénine, et qui ont parfois pu sembler résulter de ce que la situation est difficile, de ce que la révolution internationale s'est retardée, de ce qu'il y a eu une longue interruption. Si l'on prend l'enseignement de Lénine non pas comme un enseignement sur notre révolution – c'est-à-dire une révolution qui s'est développée dans le cadre de l'ancien Empire russe –, mais comme un enseignement sur la révolution prolétarienne mondiale en général et sur la dictature prolétarienne, cela se présente tout autrement. Ce n'est pas parce que le prolétariat de la seule République des Soviets est devenu malheureux que Lénine a parlé de la paysannerie, mais parce que l'enseignement de Lénine sur la paysannerie et sur l'alliance du prolétariat avec elle avant la dictature, au moment de la dictature et après la dictature, fait partie intégrante de la conception même que Lénine avait des conditions de la victoire de la révolution prolétarienne.

Pour confirmer définitivement cette pensée et terminer l'exposé des vues générales d'Ilitch sur les relations entre les deux classes les plus importantes dans le cours de la révolution prolétarienne, je dois appeler votre attention sur une œuvre de Vladimir Ilitch qui, malheureusement, est peu connue (je suis un peu responsable de ce qu'elle soit peu connue, car je n'ai pas veillé, et elle n'a pas été incluse dans le recueil des œuvres de Vladimir Ilitch), mais qui est l'expression la plus concentrée, la plus profonde et la plus précise des vues de Vladimir Ilitch sur les questions de la jonction entre le prolétariat et la paysannerie, à la lumière non de notre révolution territorialement limitée, mais à la

lumière de la révolution prolétarienne mondiale. Il s'agit de la résolution sur la question agraire écrite par Vladimir Ilitch, proposée par lui et adoptée au deuxième congrès de l'Internationale communiste en 1920.

Dans cette résolution, Ilitch s'est élevé contre *« l'incompréhension de cette vérité, pleinement démontrée théoriquement par le marxisme et confirmée par l'expérience de la révolution prolétarienne en Russie, à savoir : qu'à l'exception des travailleurs agricoles qui sont déjà maintenant du côté de la révolution, la population rurale – déshéritée, écrasée, opprimée, condamnée dans tous les pays, même les plus avancés, à des conditions de vie semi-barbares – appartenant aux trois catégories susmentionnées, étant économiquement, socialement et culturellement intéressée à la victoire du socialisme, ne pourra soutenir résolument le prolétariat révolutionnaire qu'une fois le pouvoir politique conquis par ce dernier, qu'après que celui-ci aura définitivement réglé son compte avec les grands propriétaires fonciers et les capitalistes, qu'après que ces couches écrasées du prolétariat rural auront vu concrètement qu'elles ont devant elles un chef et un défenseur organisé, assez puissant et ferme pour les aider et les guider, pour leur indiquer la voie juste. »*

Il faut rapprocher ce passage des paroles suivantes de la même résolution : *« L'assurance de la victoire prolétarienne et sa stabilité – voilà la première et fondamentale tâche du prolétariat, quelles que soient les conditions... Or la victoire prolétarienne ne peut être stable sans la neutralisation de la paysannerie moyenne et sans l'assurance du soutien d'une partie très considérable, sinon de toute la petite paysannerie. »*

Ceci n'est pas écrit pour les conditions spécifiquement russes : c'est une résolution d'un congrès mondial, qui dépeint les conditions de la victoire de la dictature prolétarienne dans le monde entier, calculée non seulement pour nous, mais aussi pour la France, l'Angleterre, l'Allemagne, etc., et pour les pays coloniaux. Ilitch, à qui l'on doit tout ce qui figure dans cette résolution, y déclare que c'est précisément après la conquête du pouvoir que le prolétariat doit créer les conditions permettant à la paysannerie de lui accorder sa confiance sous une forme large, de se convaincre que c'est bien le pouvoir ouvrier qui satisfait ses véritables intérêts et que, d'autre part, ce n'est qu'après avoir conquis la confiance des couches inférieures de la paysannerie, après avoir neutralisé la paysannerie moyenne, que la dictature prolétarienne peut être considérée comme définitive et stable, et qu'elle peut poursuivre la réalisation de ses tâches.

Ainsi la doctrine de l'alliance avec la paysannerie entre comme une partie nécessaire et capitale dans l'enseignement général de Lénine sur les conditions de la victoire des révolutions prolétariennes.

II. Travailler d'après Ilitch

Permettez-moi de rappeler ce qu'Ilitch nous indiquait, dans les premiers jours de 1923, comme tâches pratiques immédiates. Vladimir Ilitch écrivait dans ses derniers articles : *« Pour assurer notre existence jusqu'à la prochaine collision militaire entre l'Occident impérialiste contre-révolutionnaire et l'Orient révolutionnaire et nationaliste, entre les États les plus civilisés et les États attardés à la manière orientale – qui constituent pourtant la majorité –, il faut que cette majorité ait le temps de se civiliser... »*

« Nous devons nous efforcer de construire un État dans lequel les ouvriers conserveraient leur direction sur les paysans, la confiance des paysans à leur égard, et chasseraient de leurs relations sociales, avec la plus grande économie, toute trace de quelque superflu que ce soit... »

« Si nous conservons à la classe ouvrière la direction de la paysannerie, nous obtiendrons la possibilité, au prix d'une très grande économie dans notre État, de préserver la moindre économie pour développer notre grande industrie, pour développer l'électrification, etc. » « C'est là, et là seulement, qu'est notre espoir. Alors seulement nous serons en mesure de changer de cheval, pour parler par images, de passer d'un cheval à l'autre : du cheval paysan, du cheval moujik, du cheval de la misère, du cheval d'une économie conçue pour un pays paysan ruiné – cheval sur lequel le prolétariat cherche et ne peut pas ne

pas chercher à monter –, au cheval de la grande industrie mécanique, de l'électrification, du Volkhovstroï, etc. » Alors... « nous serons en mesure de nous maintenir à coup sûr. Et nous nous maintiendrons non pas au niveau d'un pays de petite paysannerie, non pas au niveau de cette médiocrité généralisée, mais au niveau – qui s'élève inexorablement de plus en plus haut – de la grande industrie mécanique. »

Si l'on réduit à l'essentiel les indications données par Vladimir Ilitch dans ces articles, sous la forme de ses derniers préceptes, et si l'on tente de faire de ces préceptes le critère de notre travail quotidien, on peut les formuler ainsi. Ilitch a légué, en partant des principes généraux exposés plus haut de sa doctrine sur le déroulement et les conditions de la victoire de la révolution prolétarienne, de veiller fermement à la politique économique d'alliance du prolétariat avec la paysannerie, d'étudier et de préparer avec la plus grande attention les conditions du changement de cheval – de la haridelle misérable de l'économie paysanne au cheval de la grande industrie mécanique –, de travailler énergiquement à ce qu'il a nommé le défaut de « nivellement », d'utiliser la trêve pour élever le niveau culturel du pays.

De ce point de vue, Vladimir Ilitch attirait particulièrement notre attention sur la coopération, sur l'état de l'appareil d'État et, enfin, sur ce qui couronne toute l'œuvre, ce sans quoi tout cet édifice se désagrégerait comme poussière, ce sans quoi il resterait dénué de sens : le parti, sa composition, son idéologie.

Voilà les préceptes. Voilà ce qui découlait inévitablement de tout l'enseignement du léninisme. Voilà les conditions dans lesquelles Vladimir Ilitch disait : *« Sinon, nous ne tiendrons pas. »*

Pour réaliser ces préceptes – ou plutôt pour approcher de la réalisation de ces préceptes d'Ilitch –, le parti devait s'assimiler ce qui suit : il est nécessaire, sur la base d'un soutien de toutes sortes à la paysannerie travailleuse dans l'élévation de son économie, dans l'expansion de sa consommation de produits urbains, dans la création de conditions favorables au développement de la production agricole, de créer une base pour l'expansion ultérieure de la force principale de la dictature prolétarienne : l'industrie. Ce n'est que sur la base de l'expansion du marché paysan, sur la base de la confiance politique et économique croissante des larges masses paysannes dans les capacités économiques du prolétariat, que pouvait naître et se consolider le processus de croissance, de renforcement et de concentration du prolétariat dans les villes, et par conséquent l'accroissement de sa puissance sociale. Cette politique, qui fait reposer la croissance de l'économie prolétarienne sur l'expansion de l'économie paysanne, ne peut être menée qu'à condition de préserver et de renforcer le rôle dirigeant du parti dans toutes les organisations économiques et politiques. Veiller, par conséquent, à un juste rapport entre le parti, la classe ouvrière et la paysannerie – voilà ce qu'il faut mettre à la base de notre politique pratique, quotidienne, constructive, dans l'esprit de Lénine.

Qu'en a-t-il été au cours de l'année économique écoulée ? La dictature prolétarienne a-t-elle créé, durant cette dernière année, des conditions plus favorables au développement de l'économie paysanne, pour susciter une confiance économique et politique toujours plus grande de la paysannerie envers le prolétariat ?

Il reste encore beaucoup à faire, beaucoup a été fait et des erreurs ont été commises, mais, dans l'ensemble, les résultats dans ce domaine sont indéniables.

Cette année, nous avons fait face à une mauvaise récolte. Il apparaît de plus en plus clairement qu'au lieu de ces excédents de grain que nous exportions l'année dernière, nous allons maintenant devoir, dans une mesure ou une autre, reconstituer nos stocks de grain pour maintenir les prix à un niveau connu ; et malgré cela, nous pouvons dire que, dans l'affermissement du cheval paysan, nous avons fait du chemin.

De même que, dans la première partie de mon rapport, je m'appuyais sur des citations d'Ilitch, ici, dans la partie pratique, je dois illustrer mes propos par des chiffres. Si nous examinons ce qu'il est

advenu de la superficieensemencée cette année par rapport à l'année dernière, le tableau est le suivant : en 1916, la superficieensemencée totale était de 86,5 millions de déciatines¹ ; en 1922, après la grande famine, elle tomba à 58,7 millions de déciatines ; en 1923, elle remonta à 70 millions de déciatines ; et cette année, sans Ilitch, elle est montée à 76 millions de déciatines. Nous avons donc, en une seule année, augmenté la superficieensemencée de 6 millions de déciatines, et, par exemple, en Ukraine, nous avons déjà atteint le niveau de 1916. Si nous examinons les différentes cultures, celles qui sont extrêmement importantes pour notre industrie – la betterave, le coton, le lin, le chanvre –, nous voyons partout une croissance des surfaces sans précédent depuis huit ans. Par exemple, la superficie de la betterave sucrière, durant cette dernière année – en une seule année sans Ilitch – a augmenté de 42 % ; les emblavures en lin de 25 % ; le chanvre de 21 % ; et – ce qui est particulièrement important pour notre industrie et pour la jonction avec la paysannerie – la superficieensemencée en coton a augmenté de 134 % ; elle a déjà atteint 454 000 déciatines. Si nous nous tournons vers l'élevage, nous constatons là aussi une nette amélioration. Le nombre de chevaux, par exemple, était de 20,2 millions en 1922, 20,3 millions en 1923, 22,2 millions en 1924. Le gros bétail : 39,2 millions en 1923, 46,3 millions en 1924. Ce qui est extrêmement important pour l'économie paysanne – la tirelire paysanne –, l'élevage porcin, a augmenté comme suit : 8,6 millions de têtes en 1922, 9,1 millions en 1923, 16,8 millions en 1924.

Je cite ces chiffres pour montrer l'amélioration indéniable, durant cette année, des conditions d'un nouvel essor de notre agriculture. Mais ce n'est pas tout.

Nous avons obtenu, cette année, non seulement la création de conditions telles que la production agricole croît, mais nous avons obtenu aussi que l'approvisionnement des paysans en produits de l'industrie urbaine soit bien mieux assuré. Nous sommes encore loin de satisfaire les besoins de la paysannerie en produits de l'industrie urbaine, et c'est pourquoi nous ne devons en aucun cas nous abandonner à quelque optimisme que ce soit et dire que nous avons déjà conquis la paysannerie au sens économique, c'est-à-dire que nous avons déjà prouvé aux paysans que nous pouvons les approvisionner à partir de nos usines et fabriques nationalisées aussi bon marché et aussi largement que le faisait le capitalisme. À nous, léninistes, il ne sied pas, surtout en ces jours où nous nous souvenons d'Ilitch, de fermer les yeux sur la vérité. Nous devons dire : nous approvisionnons encore la paysannerie cher et nous l'approvisionnons encore insuffisamment ; et c'est pourquoi la paysannerie a raison quand elle nous dit : eh bien, vous commencez, messieurs les communistes, à vous remettre, nous voyons que vous faites des efforts, mais quant à savoir si vous arriverez à ce qu'il nous faut, nous n'en sommes pas encore tout à fait sûrs. C'est sur ce terrain que se produit cette humeur hésitante parmi la paysannerie qu'il faut noter.

Nous constatons une indéniable croissance de la confiance politique en nous, croissance fondée sur le fait que la paysannerie apprécie l'indéniable volonté du prolétariat, la classe dominante, d'aller à sa rencontre ; et ce en quoi la paysannerie voit surtout cette volonté, c'est dans notre politique de baisse des prix. La politique de baisse des prix, menée cette année dans la lutte contre certaines tendances au sein de notre parti, n'a nullement été une mesure purement économique ; elle a été, dans le fond, une mesure politique de premier ordre. Ce n'est qu'à partir du moment où les paysans seront convaincus que le maître de l'industrie urbaine et le dirigeant de l'État – le prolétariat – déploie réellement des efforts et cherche les moyens de donner au paysan les cotonnades, le pétrole, le clou, moins cher qu'il ne les lui donnait l'année dernière – c'est seulement à partir de ce moment-là qu'on pourra dire : le paysan nous accorde sa confiance, il ne nous refuse même pas le crédit. Nous devons utiliser ce crédit comme un sursis pour appuyer encore davantage, de notre côté, en faveur de l'amélioration et de la baisse du coût de production, en faveur de l'amélioration de l'approvisionnement de la paysannerie.

La politique de baisse des prix, déjà menée par nous et qui le sera encore à l'avenir, est l'un des moments politiques, et non seulement économiques, les plus importants de la jonction. C'est la première chose. La deuxième chose qui joue ici, incontestablement, un rôle immense, c'est la réforme monétaire que nous avons réalisée – l'une des conquêtes les plus importantes de cette année, l'année

¹ Unité de mesure de surface russe correspondant à 1,092 hectares.

sans Vladimir Ilitch – et à propos de laquelle Ilitch lui-même écrivait : « *Si nous parvenons à stabiliser le rouble pour une longue période, et par la suite pour toujours, c'est que nous avons gagné.* » Ce précepte de Vladimir Ilitch a été rempli. Oui, la réforme monétaire, dans des conditions d'une difficulté tout à fait exceptionnelle, dans des conditions où nous n'obtenions aucun emprunt étranger, aucun soutien du marché monétaire mondial, et avec la contre-action du capital mondial ; la réforme monétaire a été menée à bien. En son nom, de grands sacrifices ont été consentis. Vous vous souvenez de février, mars, avril, quand nous discussions, semble-t-il, dans cette même salle, de la question de savoir comment la réforme monétaire affecterait le niveau des salaires, et comment nous portions de cette salle dans les usines et les fabriques notre appel à ce que les ouvriers consentent à certains sacrifices temporaires en matière de salaires à ce moment-là, pour obtenir une monnaie stable et ainsi stabiliser leur propre budget ouvrier, consolider les salaires, stabiliser la base des échanges entre la ville et la campagne, et par conséquent de la jonction économique entre la ville et la campagne.

La réforme monétaire a été menée à bien. Pour la paysannerie, elle signifie directement que nous avons, cette année, déchargé la paysannerie du poids de l'impôt d'émission d'au moins 200 à 300 millions de roubles. Ainsi, cette deuxième mesure – après la baisse des prix –, la réforme monétaire, va sans aucun doute dans la ligne tracée par Ilitch et crée les conditions de l'alliance la plus étroite entre ouvriers et paysans. Enfin, grâce à la baisse des prix, d'une part, et à la lutte contre les « ciseaux »² sur la base d'une monnaie stable, d'autre part, nous avons resserré cet écart des prix qui, l'année dernière, commençait incontestablement à engendrer une certaine hésitation dans la masse paysanne. Ces mesures – la réforme monétaire, la politique de baisse des prix et le resserrement des « ciseaux » – sont les conquêtes les plus importantes dans l'ensemble des présupposés de la jonction, réalisées cette année, et il ne fait aucun doute qu'elles vont dans l'esprit d'Ilitch, dans la ligne de sa politique, pour la réalisation de ses objectifs.

Mais, je le répète, nous ne devons en aucun cas nous abandonner à l'optimisme. L'optimisme en cette matière serait une trahison de l'esprit de Vladimir Ilitch. En travaillant au renforcement des relations entre la paysannerie et le prolétariat, nous aurons encore beaucoup à faire, et ce qui a été fait ne suffit pas. Aujourd'hui, l'augmentation de l'approvisionnement du marché paysan est insuffisante, la baisse des prix est insuffisante, et sur la base de cette insuffisance, nous avons déjà un certain nombre d'informations selon lesquelles la volonté paysanne commence à dépasser nos limites à la recherche de cotonnades, de mercerie, de clous, etc., meilleur marché. C'est un danger réel. Pour que cela ne prenne pas une teinte politique plus générale, nous n'avons en mains qu'un seul moyen de lutte : accroître et accroître notre industrie, baisser les prix, augmenter la productivité du travail, de manière à montrer à la paysannerie que nous pouvons, à bon marché et en quantité suffisante, la pourvoir en objets industriels nécessaires.

Nous ne devons pas non plus nous tranquilliser parce que, dans le domaine de la direction politique de la campagne, nous sommes loin d'avoir fait ce que l'on peut et doit faire. Or, cette année, nous avons toute une série de faits qu'il ne faut pas ignorer, et qui, dans leur ensemble, donnent l'image que la direction administrative de la campagne par notre parti et par notre État est loin de s'être élevée à une hauteur suffisante. Il faut résoudre dans l'esprit du camarade Lénine les questions que le Comité central a posées à tout le parti sous la forme de l'introduction d'une plus grande légalité à la campagne, de la revitalisation de l'activité des soviets locaux, de l'épuration et de l'amélioration de l'appareil soviétique à la campagne, de l'éradication de l'arbitraire et de la corruption qui, aux échelons inférieurs de l'appareil soviétique – précisément là où il touche à la campagne –, ont constitué un nid très profond qu'il faut détruire le plus vite possible et le plus résolument possible. Le travail qui reste devant nous à la campagne est encore immense.

2 La « crise des ciseaux » désigne, dans la Russie soviétique des années 1923-1924, l'écart croissant entre les prix élevés des produits industriels et les prix bas des produits agricoles. Cet écart, représenté graphiquement par deux courbes divergentes évoquant des ciseaux ouverts, ruinait les paysans, qui vendaient leur grain à bas prix mais devaient acheter cher les biens manufacturés.

L'industrie

Mais si nous n'oublions pas cette position fondamentale de Vladimir Ilitch – qu'après la conquête du pouvoir politique, c'est précisément au prolétariat qu'il incombe de démontrer en pratique aux larges masses par l'organisation politique et économique les avantages du régime prolétarien sur le régime bourgeois, si nous ne l'oublions pas et si nous le mettons en pratique, nous surmonterons toutes les difficultés. Il faut poursuivre sur la voie déjà tracée. Les premiers résultats, nous les avons dans les chiffres que j'ai annoncés. Il reste encore beaucoup d'inachevé, beaucoup reste à parachever, mais la voie que nous avons choisie est tout à fait juste. Nous devons nous rendre compte que la paysannerie est la base de la dictature prolétarienne, en ce sens que ce n'est que sur la base de cette économie paysanne multimillionnaire que nous pouvons restaurer et développer notre grande industrie.

Certes, la production de grain, la production de chanvre, la production de lin, la production de ces porcs dont j'ai parlé – tout cela est très important. Mais la question de l'indépendance et de la liberté de la première république prolétarienne ne se résout pas par le chanvre, par le porc ; elle se résout par le travail de l'acier, la fabrication de machines, le charbon, le pétrole – bref, par l'essor de notre industrie. Là est le nœud décisif. Mais nous ne pouvons développer ces branches de l'industrie, nous ne pouvons donc construire cette forteresse prolétarienne, nous ne pouvons rassembler derrière ses murs une armée d'élite d'ouvriers qualifiés – la matière vivante de la dictature prolétarienne –, qu'à la condition de trouver dans la paysannerie un marché pour les produits de notre industrie. Or, cela pose la question de créer des conditions favorables à l'accumulation dans la paysannerie, mais non seulement à l'accumulation : à l'orientation sociale et coopérative des moyens accumulés. Nous voulons avoir une paysannerie capable de consommer la production croissante de nos branches industrielles en développement, mais nous ne voulons pas que le transfert de la ville vers la campagne s'opère en dehors des organisations étatiques et contrôlées par l'État, c'est-à-dire en dehors de l'organisation coopérative. Nous ne pouvons permettre que cette jonction économique se réalise par l'intermédiaire du capital privé, et c'est pourquoi la question de la coopération, du lien avec la paysannerie et du développement de l'industrie se noue en une seule question globale. Et nous avons ici le précepte d'Ilitch : étudiez attentivement et en détail toutes les conditions qui favorisent le passage du cheval paysan misérable et ruiné au trotteur de la grande production mécanique.

Qu'avons-nous réalisé dans ce domaine ? Dans l'industrie comme dans l'amélioration des conditions de la production agricole, nous avons, sans aucun doute, de fort beaux succès. Je l'ai indiqué dans une réunion : des économistes extérieurs à notre parti, des statisticiens, étudiant les conditions de la production industrielle cette année, qualifient cette année d'année record, c'est-à-dire l'année des plus hauts résultats depuis l'existence du pouvoir soviétique dans le domaine de l'industrie.

En effet, si nous regardons les chiffres, nous voyons deux phénomènes extrêmement importants. D'une part, la production de notre industrie augmente par bonds très importants dans toutes les branches sans exception. D'autre part, un signe non moins important est que cette augmentation de la production n'est pas le résultat d'un bond quelconque, mais qu'elle est assurée par un phénomène planifié, croissant de mois en mois, de trimestre en trimestre, ce qui témoigne d'une croissance saine, du fait que – si nous n'en rajoutons pas trop – aucune rupture catastrophique ne nous attend, et que nous pouvons espérer, avec une politique juste, une courbe toujours ascendante. On n'a pu y parvenir, certes, que sur la base d'une politique juste. Et le développement ultérieur de l'industrie – car la croissance de l'industrie signifie l'augmentation du nombre et de la qualité du prolétariat, l'augmentation de cette force vive sur laquelle repose la dictature prolétarienne, tout notre régime d'État et politique – n'est possible que si nous créons, pour la paysannerie, pour son développement, pour son essor, des conditions favorables.

Quelques chiffres, pour que vous, camarades, en racontant aux ouvriers comment nous avons vécu cette année, puissiez montrer non seulement par des phrases, mais par des faits, que nous n'avons pas dilapidé l'héritage léniniste, mais que nous avons cherché à l'accroître. Je vais citer quelques chiffres, et je vous recommande, pour vous informer, la brochure d'où je les tire. C'est la brochure de Kroumine,

rédacteur de la « *Vie économique* », intitulée *Sous le signe de la croissance et du renforcement*. Voici les chiffres : la grande industrie s'est développée par rapport à 1922-23 de plus de 30 %. En 1923-24, cette dernière année, l'année sans Lénine, la production a atteint et dépassé un milliard et demi de roubles d'avant-guerre. C'est la production totale de notre industrie d'État, alors que l'année dernière, en 1923, elle atteignait 1 milliard 200 millions. Si l'on prend des branches particulières de l'industrie, par exemple la quantité de tissus de coton fabriqués, l'augmentation a été de 44 % cette année. La fonte a été produite en 1923 pour 18,33 millions de pouds, en 1924 pour 40,4 millions de pouds. L'acier : en 1923, 36 millions de pouds ; en 1924, 60 millions. Le laminé : en 1923, 27 millions ; en 1924, 41 millions. Cela concerne la métallurgie, dont la restauration est en même temps la restauration du capital fixe de l'industrie, ce qui est évidemment pour nous extrêmement important. Si nous nous tournons vers le charbon, l'année dernière nous avons extrait 660 millions de pouds, cette année nous en avons extrait 860 millions de pouds, soit 200 millions de pouds de plus en une seule année. Le pétrole : l'année dernière, 315 millions ; cette année, 360 millions.

Voilà les chiffres caractéristiques les plus essentiels, qui n'appellent qu'une seule remarque. Ilitch a mené les dernières années de son travail économique sous le signe d'une crise permanente du combustible et des transports. Vous pouvez facilement imaginer quels dérangements constants dans le travail des plus hauts organes de l'État, que dirigeait Vladimir Ilitch, provenaient du fait que la question de l'approvisionnement de l'industrie en combustible et la question de l'approvisionnement de tout l'échange marchand et du ravitaillement par les transports étaient constamment, de mois en mois, compromises. C'était une véritable tragédie, car on ne pouvait mener aucune économie planifiée, il était ridicule de parler de satisfaire les besoins de la paysannerie, tragique de parler de donner aux paysans une quantité égale de valeurs pour le grain pris chez eux par la ville, quand la ville n'était pas assurée en combustible, et que les produits urbains n'étaient pas assurés de transport – sans parler du fait que cela conduisait inévitablement au déclassement, à la dilution, à la dispersion du prolétariat, à l'abaissement de sa puissance sociale. Nous pouvons dire aujourd'hui que ces deux crises – la crise du combustible et la crise des transports – sont définitivement surmontées. Nous nous préoccupons aujourd'hui, non plus d'augmenter la quantité de « grain » extrait pour l'industrie sous forme de charbon et de pétrole, mais de trouver des débouchés extérieurs à nos excédents de combustible, et nous devenons un peu « impérialistes » dans le domaine du combustible, car il faut conquérir ces marchés. Ainsi, nous avons réuni toutes les conditions nécessaires pour le développement correct ultérieur de notre industrie, pour sa marche planifiée et progressive.

Certes, nous n'avons pas non plus ici le droit d'être optimistes ; ici aussi, nous devons dire que, bien que nous croissions à assez grands pas, nous n'avons pas encore atteint le niveau d'avant-guerre. Si, pendant la guerre civile de 1919-20, on pouvait donner comme premier objectif : « Essayez d'atteindre le niveau d'avant-guerre », aujourd'hui, il ne nous sied pas, il serait honteux de fixer seulement cet objectif. Il nous faut, c'est clair, dépasser le niveau d'avant-guerre, si nous voulons prouver à la paysannerie qu'il lui est plus avantageux d'avoir un État ouvrier avec une industrie nationalisée que des capitalistes avec la propriété privée et un appareil commercial privé. Il nous faut dépasser les normes d'avant-guerre, et nous ne les avons pas encore atteintes ; la tâche est immense, mais le succès inédit obtenu cette année montre que nous sommes sur la bonne voie.

Nous avons trouvé la juste proportion entre le marché paysan, la capacité de consommation paysanne et la croissance de notre industrie. Beaucoup d'erreurs sont encore commises ; souvent, par impatience, on saute dans telle ou telle branche de l'industrie, ce qui, bien sûr, stérilise une autre branche de l'industrie. Nous avons stabilisé le salaire, et on ne peut pas dire qu'il soit à un bas niveau. Grâce à l'introduction de la réforme monétaire, le salaire est aujourd'hui plus élevé qu'avant la réforme monétaire. Nous obtenons que le salaire commence à être payé à terme, à temps, ce qui n'est pas un mince résultat dans nos conditions. Nous n'avons pas encore atteint la pleine planification, la pleine harmonie, le plein équilibre entre les différentes branches de l'économie ; des erreurs se produisent, mais dans le domaine de l'industrie, nous avons un cours de développement tel que Vladimir Ilitch dirait : vous travaillez correctement. C'est le plus grand éloge que nous souhaiterions recevoir. Et cela, camarades, a été obtenu malgré la mauvaise récolte, il ne faut pas l'oublier.

Avoir le temps de se civiliser

Vladimir Ilitch a recommandé d'utiliser la trêve dans l'affrontement entre l'Ouest impérialiste et de l'Orient révolutionnaire pour « se civiliser ». Là aussi, il est naturel de se demander : est-ce par hasard que ce mot est tombé sous la plume d'Ilitch ? D'où vient ce conseil – se civiliser ? Mais vous le savez : Ilitch n'avait pas de mots d'ordre qui ne renfermassent un contenu énorme. Beaucoup de communistes furent étonnés quand Ilitch dit : apprenez à faire du commerce. Aujourd'hui, tout le monde l'a compris. C'était le salut. Ce mot d'ordre, si simple, ordinaire, peu voyant, renfermait la réponse à la question : comment réaliser, à ce moment précis, la jonction de la ville avec la campagne ? Il en va de même pour le mot d'ordre « civilisons-nous », pour ce mot d'ordre sur l'élévation de la culture qu'il a répété ces derniers temps. Il s'agit de l'obscurité, du retard – non seulement au sens du simple analphabétisme, mais au sens de l'absence d'habitudes de travail collectif social, de l'absence d'aptitudes à l'organisation à la campagne –, je parle ici de l'émiettement de cette campagne ; c'est un mal, un héritage maudit des maudits siècles passés, qui pèse comme une tache noire sur notre république, et qui, comme un poids, nous tire vers le bas. C'est pourquoi Ilitch disait : d'ici la prochaine collision, qui exigera de la république soviétique la pleine tension de ses forces, le parti et l'État doivent accorder une attention particulière à l'élévation de la culture dans les couches de la population qui, à cause du passé, sont le plus en retard. Marx écrivait dans les années 1850 aux ouvriers allemands : « Vous aurez à traverser 15, 20, 50 années de guerres civiles et de guerres de peuples, non seulement pour changer les conditions, mais pour vous changer vous-mêmes et vous rendre capables de la domination politique. » Cela s'adresse aux ouvriers. Songez à ce qu'il faut dire des paysans, qu'on a étouffés dans un esclavage séculaire ; quels efforts sont nécessaires pour que la paysannerie surmonte vraiment tous les restes de ce passé, pour qu'elle apprenne vraiment à aborder collectivement les questions sociales, à s'organiser collectivement, à introduire collectivement des améliorations de toutes sortes dans son économie, dans sa vie, dans sa construction. Voilà l'immense problème qu'avait en vue Ilitch quand il écrivait : « *L'une des tâches fondamentales, c'est d'avoir le temps de se civiliser.* »

Comment élever le niveau culturel de la campagne ? La première chose – et ce n'est pas en vain qu'Ilitch a consacré à cela une des pages de son journal –, c'est l'œuvre d'instruction, l'œuvre de liquidation de l'analphabétisme de masse. Le budget de l'instruction publique a été d'un coup augmenté cette année de quelques dizaines de millions de roubles. Nous avons la possibilité d'espérer qu'à l'avenir le budget de l'instruction publique ne cessera de croître. Le Comité central a attiré l'attention sur cette couche de l'intelligentsia rurale qui doit être l'un des principaux conducteurs des tâches de « civilisation » à la campagne. Les États bourgeois, partout – dans les pays les plus avancés, en Amérique, en France, en Angleterre –, s'efforcent de maintenir la paysannerie au niveau de développement le plus bas, utilisant à leur profit, pour dominer, l'émiettement, la dispersion, l'absence de conscience de classe de la paysannerie. Tout le régime bourgeois repose sur le retard de la paysannerie. Le seul régime qui ait intérêt à faire de l'État l'instrument de l'apport de la culture à la campagne, c'est l'État prolétarien. Ilitch a indiqué cela comme une tâche d'actualité. L'augmentation du budget de l'instruction publique, la mise à l'ordre du jour de la question de la liquidation de l'analphabétisme, le recrutement de la dite intelligentsia rurale – avant tout les instituteurs –, la convocation du congrès des instituteurs, qui s'ouvrira demain et qui doit devenir l'un de ces canaux par lesquels le pouvoir prolétarien introduira à la campagne la culture bourgeoise de division de la paysannerie et la culture prolétarienne de son unification – voilà les nouveaux pas que nous avons faits dans ce domaine cette dernière année, et qui suivent les préceptes de Vladimir Ilitch. Mais l'école, c'est le livre. C'est une chose nécessaire, mais ce n'est pas tout, c'est loin d'être tout ce qu'il faut pour que les restes de l'ancien obscurantisme soient surmontés à la campagne. Il y faut plus d'activité autonome, il faut des habitudes de travail collectif, et c'est pourquoi le développement du coopérativisme à la campagne sur les bases dont parlait Vladimir Ilitch – il disait : « *La coopération, c'est la participation réelle des masses réelles de la population à la coopération* » – est l'une des méthodes qui contribue le plus à l'œuvre d'introduction de la civilisation à la campagne. Dans ses derniers articles sur la coopération, Ilitch nous appelait, « à apprendre à construire pratiquement le socialisme de telle sorte que le moindre petit paysan puisse participer à cette construction », et il soulignait que c'est précisément

la coopération qui est cette forme de travail pratique, quotidien, à laquelle chaque paysan peut prendre part à l'œuvre de construction du socialisme.

Voilà l'approche pratique de l'œuvre de « civilisation », et ici, peut-être plus nettement qu'ailleurs, se manifeste un trait génial d'Ilitch, qui considérait l'État prolétarien comme une affaire de maître, pour lequel le socialisme n'était pas un tableau, une phrase, un rêve consolateur, une fumée s'élevant vers les cieux, mais une affaire pratique, noire, constante, qu'il voulait mener de sorte que non seulement chaque ouvrier participe à la construction du socialisme, mais que chaque paysan construise le socialisme par ses propres efforts dans l'œuvre quotidienne ordinaire. Et Ilitch a indiqué où est cette œuvre quotidienne qui, ajoutée au pouvoir du prolétariat, peut organiser les masses paysannes et mettre chaque paysan dans une position telle qu'il serve spontanément la cause du socialisme. C'est la coopération, une coopération dans laquelle, comme disait Ilitch, participent réellement les masses réelles de la population. Nous avons encore fait peu de choses à cet égard, mais nous en avons fait quelque chose. Si aujourd'hui Vladimir Ilitch nous demandait des comptes sur ce qui a été fait dans ce domaine, nous sortirions avec des chiffres et dirions que le chiffre d'affaires des coopératives de consommation a augmenté cette année de 140 %, et que la coopération agricole a augmenté de 109 %. Deux millions et demi d'exploitations sont déjà unies dans la coopération agricole de production ; les produits agricoles suivent déjà le canal coopératif pour exporter du grain, et alors que l'on pourrait s'attendre à ce qu'un trou se manifeste dans notre budget, nous avons comblé ce trou non seulement avec des produits industriels (bois, pétrole, minerai), mais aussi avec des produits de l'élevage paysan, de l'aviculture (œufs, beurre), qui suivent le canal coopératif. Il y a là certains résultats. Ils sont modestes, il faut les développer toujours davantage, il faut insister particulièrement sur ce que la coopération, selon Vladimir Ilitch, doit être une coopération à laquelle participent réellement les masses réelles de la population, et non une coopération de papier, une coopération qui se transforme en boutique ; une coopération qui développe réellement les habitudes sociales, une coopération de l'adhésion volontaire et de la véritable élection, et non de la nomination. Voilà le facteur le plus important pour rassembler les paysans, et faire passer la paysannerie de l'état dispersé et obscur à celui de force organisée. Cette force organisée – nous en sommes convaincus, et c'est sur cela que se fonde notre enseignement – n'ira pas ailleurs que derrière la classe ouvrière, pourvu que la classe ouvrière dirige sa politique de manière à soutenir l'alliance des ouvriers et des paysans, tant économiquement que politiquement.

Ce n'est pas seulement sur la question de la coopération que Vladimir Ilitch a particulièrement aiguisé ses derniers articles : ils étaient aiguisés sur la question de notre appareil d'État. Et c'est naturel. L'affaire de la direction de l'État se complique de plus en plus chez nous. Au lieu d'ordres, de décrets qui devaient être interprétés sans longs discours, nous devons, dans des conditions nouvelles, agir par des voies plus complexes. La situation s'est compliquée, et il faut agir par tout un système de leviers de transmission. Notre État ne représente plus économiquement un mécanisme élémentaire, simple, de l'époque du communisme de guerre, mais un mécanisme très complexe, qui se meut par tout un système de leviers. Les uns sont importants : l'industrie nationalisée, le monopole du commerce extérieur, l'organisation soviétique elle-même ; les autres le sont moins : la régulation des prix, l'achat du grain par l'État, etc. Tout un système de grands et petits leviers qui embrasse tout et qui donne la possibilité au prolétariat de diriger réellement toute la masse du semi-prolétariat et de la paysannerie. Ces leviers sont entre nos mains. Ces hauteurs dominantes, nous les tenons, et nous n'y laisserons personne accéder. Mais savons-nous les manœuvrer convenablement, les déplacer à temps, notre appareil est-il assez souple ? Non, loin de là ! Nous avons assez de pouvoir, comme disait Vladimir Ilitch, mais nous ne savons pas encore très bien user de ce pouvoir. Le système des leviers de transmission et les méthodes pour les manœuvrer ; c'est une affaire très complexe qui demande une longue étude et adaptation ; or, le système à l'aide duquel nous manœuvrons les leviers, c'est l'appareil d'État, lequel, comme disait Vladimir Ilitch, est pour moitié ancien, car nous n'avons pas de nouvelle génération qui pourrait remplacer l'ancienne avec une connaissance suffisante du métier.

Aussi le rôle du parti est-il ici si important, et l'observation attentive de la part du parti est-elle si essentielle, car si l'œil attentif du parti se détourne de cela, tout le système peut se déplacer et aller

dans une autre direction. Nous subissons la pression du petit peuple, la pression petite-bourgeoise, la pression de la situation internationale antisoviétique ; et c'est pourquoi une seule chose peut et doit leur être opposée : le rôle dirigeant, orienteur du parti, ce qui n'est nullement un tiraillement, mais la direction politique et le contrôle à chaque instant et à l'endroit nécessaire, le savoir-faire pour veiller à l'exécution correcte des directives du parti. Cet appareil, en haut, doit devenir plus souple, plus complexe, plus responsable ; et en bas, plus attentif aux besoins locaux, plus fin, plus sensible aux humeurs des masses et régulateur de ces humeurs, les reflétant, et surtout plus lié aux besoins locaux. Car, si cet appareil soviétique de base – censé être le mécanisme de transmission des humeurs de la base vers le haut et de la direction d'en haut vers le bas – devient un mur entre eux, et ne fait pas remonter jusqu'en haut les véritables humeurs de la base, alors apparaît le danger d'un décrochage des sentiments de la base, d'une méconnaissance par le parti de ce qui se passe dans le pays, de l'impossibilité de diriger tout mécontentement dans un chenal qui soit profitable au pouvoir soviétique, et d'une accumulation de ce mécontentement au lieu de sa dissipation par l'adoption de mesures opportunes et nécessaires. Tenant compte de tout cela, Vladimir Ilitch s'est acharné avec tant de violence, ces derniers temps, sur l'insuffisance de l'appareil d'État, et il exigeait un contrôle très strict, il exigeait toutes sortes de mesures pour adapter cet appareil aux nouvelles tâches du pouvoir d'État.

L'un des moyens de remédier à la situation dans ce domaine est d'établir un lien direct et immédiat entre l'appareil de base et les cercles dirigeants, l'appareil d'État dirigeant ; c'est cette « revitalisation des soviets » qui est aujourd'hui à l'ordre du jour et que nous obtiendrons, n'en doutons pas. C'est le rapprochement des soviets vers les localités, l'attention plus grande du soviet envers la masse, la création d'une situation telle que le paysan voie vraiment dans le soviet son propre organe, et aille au soviet non comme à un fonctionnaire, installé là d'on ne sait où, et par conséquent bureaucratique, sans âme et officiel à l'égard de ses besoins, mais y aille avec tous ses besoins et même avec son mécontentement ; car mieux vaut qu'il exprime ce mécontentement dans les limites du système soviétique, et que ce mécontentement, politiquement compris par nous, donne lieu à telle ou telle mesure, que s'il se mettait, en dehors du système soviétique, à frapper de tous côtés.

Sur le Parti

Voilà, camarades, le bref bilan de ce que nous avons fait durant cette année, et des questions que nous avons posées cette dernière année, en restant constamment sous l'influence de ce que Vladimir Ilitch nous a légué. Reste la question la plus grande et la plus importante : la question du parti. Comme je l'ai déjà dit, tout ce système – la croissance de l'industrie, la liaison de cette industrie avec la paysannerie, la coopération, l'appareil d'État – aurait été stérile et dénué d'âme si, dans le domaine du parti, nous n'avions pas suivi les préceptes d'Ilitch, si nous avions découvert ici une maladie profonde du parti.

Je ne parlerai pas ici de l'enseignement d'Ilitch sur le parti. Je n'indiquerai qu'une chose. Ilitch enseignait que le prolétariat ne peut atteindre ses buts que sous la direction d'un parti communiste rigoureusement cohérent, révolutionnaire jusqu'au bout, groupant dans ses rangs toute l'avant-garde authentique du prolétariat. Son enseignement sur le parti se caractérise historiquement surtout par ceci : c'est avec une implacabilité sans doute inconnue dans aucun parti qu'il a traité toutes les déviations par rapport à la juste ligne de classe que le parti doit suivre. L'histoire de notre parti est remplie d'une longue série de batailles idéologiques que Vladimir Ilitch a menées pour la pureté de l'idéologie du parti. Il n'est pas possible de ne pas décrire quelques-unes des brillantes batailles qu'Ilitch a livrées à ceux qui tentaient de détourner le parti de sa voie correctement tracée. Cela se lie tout à fait à l'enseignement général de Lénine, à sa doctrine du rôle du prolétariat dans la révolution socialiste et de son avant-garde – et l'avant-garde, c'est le parti communiste. Puisque le prolétariat doit exercer sa dictature dans une société extrêmement bigarrée, composée des groupes les plus divers, dans une société qui, de toutes ses forces, de toutes ses institutions, de toute son idéologie, pèse sur le prolétariat et tente de l'infecter avec les miasmes bourgeois, petits-bourgeois, social-réformistes et autres, de la conception bourgeoise du monde et de la politique bourgeoise – dès lors, la guerre

impitoyable, constante, systématique contre toutes ces incrustations, le dégagement du noyau authentique, de l'idéologie prolétarienne pure, étaient inévitablement et constamment posés comme la tâche fondamentale par Vladimir Ilitch. Cette pensée surgit parfois : si cette lutte impitoyable, systématique, incessante pour la pureté de l'idéologie du parti, pour la justesse de la direction du parti, pour le monolithisme de l'état-major dirigeant du parti, était nécessaire quand le parti marchait vers le pouvoir, peut-être la chose a-t-elle changé à partir du moment où le parti est devenu le parti dirigeant ; peut-être sa situation de parti dirigeant, de parti exerçant la dictature du prolétariat, exige-t-elle une autre approche, plus douce, plus « large », des questions de monolithisme et de pureté de l'idéologie et de la direction du parti ?

Nous pensons que la chose se présente tout au contraire, et nous le pensons précisément d'après ce que Lénine nous a enseigné. C'est précisément parce que nous sommes le parti dirigeant, c'est précisément parce que, selon Lénine, ce parti dirigeant, à l'époque de l'exercice de la dictature, doit habilement louvoyer et manœuvrer à chaque étape et à chaque tournant, savoir prendre pour alliés tels ou tels éléments parmi les hésitants, les adhérents et les alliés instables ; c'est précisément parce que le parti dirigeant doit accomplir ces manœuvres politiques, qu'il doit, lui-même, être le plus stable, le plus monolithique, tant dans son idéologie que dans sa direction ; il doit être authentiquement communiste, c'est-à-dire léniniste, connaissant exactement son but et ne se permettant des manœuvres que parce qu'il peut ne pas craindre que telle ou telle manœuvre l'entraîne de côté. C'est pourquoi, quand surgit l'idée que, peut-être, pour le parti dirigeant, la pureté rigoureuse de l'idéologie, la lutte sur le front idéologique, la dénonciation ouverte de toute erreur commise par quelque camarade que ce soit, seraient un luxe superflu ; nous disons : ce ne serait pas léniniste. Être léniniste, c'est, pour mener la révolution prolétarienne victorieuse, avoir une conscience précise du but du parti, son monolithisme complet, une véritable unité de pensée dans son état-major, une unité dans la direction.

C'est de ce point de vue aussi que nous devons apprécier la discussion qui a occupé le parti cette année sans Vladimir Ilitch. La discussion qui a eu lieu ces derniers mois est la continuation naturelle de celle qui a commencé l'année dernière. On a trop écrit sur les causes de cette discussion et sur son contenu. Je n'ai rien de nouveau à ajouter sur le fond. Nous devons seulement, aujourd'hui, en ces jours, nous rendre compte si nous avons le droit d'entrer dans cette discussion, si nous y sommes entrés de façon léniniste, ou si nous avons, ce faisant, trahi l'esprit de l'enseignement léniniste. Je pense que le parti a la réponse à cela. L'unanimité du parti – une unanimité sans précédent lors des disputes antérieures au sein du parti – témoigne pleinement qu'il est profondément et pleinement convaincu qu'en déclarant une lutte résolue contre la substitution du trotskysme au léninisme, en n'admettant aucune révision du léninisme, il a agi comme il se devait, puisqu'il voulait rester le parti des léninistes. D'ici peu, le Comité central devra tirer les conclusions organisationnelles de cette discussion. Nous ne pouvons pas préjuger ici de ces conclusions, et moi, en tant que membre de la commission, je ne puis préjuger ici des décisions du Comité central. Mais nous pouvons cependant être tout à fait certains que, de même que la défense des principes fondamentaux du léninisme contre toute tentative de les réviser a été menée correctement, résolument et jusqu'au bout, conformément à ce que Lénine nous a enseigné, de même les conclusions organisationnelles de cette discussion seront tirées dans le même esprit léniniste.

J'ai parlé de l'attitude de Lénine et de ce qu'il nous a enseigné sur la question de la direction du parti, de l'idéologie du parti. Cela signifie-t-il qu'Ilitch appliquait cette méthode aussi à la composition même du parti ? Non, là, il avait un autre critère complémentaire. Certes, Ilitch appliquait à la composition générale du parti cette même méthode d'idéologie rigoureuse, mais ici il la remplissait d'un autre critère, celui qu'il appliquait à toute sa pratique. Ilitch regrettait que Marx n'ait pas écrit de livre sur la manière de faire la révolution prolétarienne. Il indiquait à maintes reprises, dans des conversations privées, que l'on pouvait certes beaucoup apprendre de Marx, mais que Marx n'avait pas écrit sur la manière de faire la révolution prolétarienne – et il ne pouvait évidemment pas l'écrire. Mais Ilitch ajoutait : ce que Marx n'a pas écrit, les masses prolétariennes elles-mêmes le feront. Vladimir Ilitch accordait la plus grande confiance à leur créativité dans la révolution, à leur instinct de classe. Et

il appliquait – non pas seulement le critère qui doit être appliqué à l'état-major, au dirigeant – il appliquait le critère de classe, le critère de la composition de classe du parti. Il fut le premier à soulever la question de l'épuration quand il devint clair que notre parti, en tant que parti privilégié, attirait à lui des éléments nullement prolétariens, ni par leur psychologie, ni par leur origine. C'est à lui que revient l'idée d'épurer le parti pour le prolétarianiser. Et c'est donc tout à fait dans l'esprit d'Ilitch qu'a eu lieu le phénomène qui appartient aussi aux plus grands résultats de l'année écoulée, phénomène que nous appelons l'appel léniniste, lorsque le prolétariat a pris dans nos rangs un quart de million de ses meilleurs représentants pour boucher la brèche qui s'était formée avec la sortie de nos rangs du camarade Lénine. Il faut savoir combiner cela : l'afflux de larges masses de prolétaires dans nos rangs, créant ainsi une base prolétarienne grandiose, sans précédent, pour le parti lui-même, avec une authentique direction léniniste du parti, n'admettant aucune hésitation, suivant Lénine et rejetant durement toute tentative, sous quelque prétexte que ce soit, de remplacer les préceptes de Lénine par d'autres. Dans cette combinaison réside la force invincible de notre parti et l'indication de ses voies futures.

Ainsi se dégagent les résultats de cette année. Encore quelques mots sur la situation internationale. Elle est peu favorable en ce moment. Mais, dans son appréciation aussi, Lénine s'est révélé plus juste que quiconque. Il est aujourd'hui tout à fait clair combien Ilitch avait raison dans sa caractérisation générale de la situation internationale, dans son article « *Mieux vaut moins, mais mieux* ». Il y disait : il peut y avoir différentes périodes, le développement de l'Occident et celui de l'Orient traverseront différentes étapes, mais l'essentiel est « *dans la collision de l'Occident impérialiste réactionnaire avec l'Orient révolutionnaire et nationaliste* ». Et c'est une vérité qui révèle les combinaisons politiques internationales d'aujourd'hui. Nous avons vu l'« ère pacifiste-démocrate », et même l'engouement pour cette ère chez certains communistes. Nous avons vu comment cette défroque de l'impérialisme a commencé à tomber de lui, et il est réapparu devant nous sous les traits de [Chamberlain](#), sous les traits de Mussolini, sous les traits de [Coolidge](#) ; et en même temps, nous avons vu comment cette Europe et cette Amérique impérialistes réactionnaires attisent de plus en plus l'humeur révolutionnaire de l'Orient. L'« ère » est passée et a été remplacée par une autre ; il y aura peut-être encore d'autres changements, mais l'essentiel que Lénine a noté – la collision inévitable de l'Ouest impérialiste et de l'Orient révolutionnaire nationaliste, que la politique impérialiste ne fera qu'attiser de plus en plus, cela reste comme la caractérisation générale de tout le processus historique qui se déroule sous nos yeux.

Malgré les conditions défavorables de la situation internationale, malgré la mauvaise récolte, malgré la discussion qui nous a saisis l'année dernière et cette année, nous pouvons dire : l'humanité opprimée, cette année, est devenue plus forte, plus organisée, mieux préparée à cette lutte révolutionnaire qui s'ouvre devant nous. Et si chaque année, en ces jours, nous venons à Ilitch avec la possibilité de lui dire : cette année, nous sommes devenus encore et toujours plus forts, alors le jour approchera où nos forces seront suffisantes pour réaliser pleinement les préceptes de Vladimir Ilitch. Et alors, ce mausolée de la place Rouge à Moscou, qui est déjà devenu le centre du monde entier qui lutte, deviendra l'étendard de la victoire définitive de l'humanité travailleuse ; le léninisme vaincra le vieux monde de la violence et de l'esclavage.